



(../..)

**Science-Fiction**

Emmanuelle PIROTTE : *De Profundis* chroniqué par Eric Vial 27

**Science-Fiction**

Jean-Marc SALOTTI : *Objectif Mars* chroniqué par Pascal J. Thomas 30

**Fantastique**

Anna STAROBINETS : *Refuge 3/9* chroniqué par Philippe Paygnard 31

**Science-Fiction**

Jack VANCE : *Les Vandales du Vide* chroniqué par Noé Gaillard 31

**Fantastique**

Rui ZINK : *L'Installation de la peur* chroniqué par Philippe Paygnard 32

**Science-Fiction & Fantasy**

*Les finalistes du Prix Rosny aîné 2016*, anthologie  
chroniquée par Pascal J. Thomas 33

**Essai**

*Lettres à Alan Turing*, réunies par Jean-Marc Lévy-Leblond  
chroniqué par Pascal J. Thomas 34

**KWS**

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 4 n°s

Chèques à l'ordre de

Pascal J. Thomas,

7 rue des Saules,

31400 Toulouse, France

pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

PayPal, virements bancaires :

nous consulter

Les numéros 1 à 76 sont

consultables sur le Web :

<http://www.quarante-deux.org>

(rubrique KWS).

## Editorial

### ***Post-cerveau***

Mon vieux copain Francis Saint Martin (oui, le Francis "Z" Saint Martin, collectionneur redoutable, héroïque contempteur de gémellité bogdanovienne) aime la bagnole, mais n'aime pas l'autofiction. Et je le comprends, même si je peux avoir un faible, qu'il ne partage pas, pour *L'Arabe du Futur* : démarquer sa propre vie sera toujours pour moi un exercice intellectuellement et artistiquement inférieur au périlleux exercice de l'imagination. Quand on a le droit d'inventer, qui est celui du raconteur, que l'on invente ! et qu'on prenne le risque d'attirer par les ruses et les surprises de sa propre création, et non en cherchant à séduire ce public qui frissonne à la vue de la mention « *based on a true story* ». Et quand on lit, on doit savoir qu'on exerce cette *willing suspension of disbelief* théorisée par Coleridge et chère aux amateurs de SF.

Je crois d'ailleurs m'être déjà exprimé sur cette question. Hélas, il y a aujourd'hui plus grave. La fiction est prise à revers par l'âge de la post-vérité. Ou du *post-fact*. Les citoyens de grands pays prennent leurs décisions en se fondant sur des informations qui cachent à peine qu'elles sont fantaisistes. Les hommes politiques mentent, ce n'est pas neuf, mais face aux preuves de leurs mensonges, répondent comme des gamins colériques que non, ils n'y croient toujours pas, et donc il reste un doute. Et ça marche : ils ont le pouvoir. Même les auteurs de SF n'avaient pas osé prévoir ça.

Enfin, si. Joe Haldeman, qui a un ou deux fois esquissé un futur d'imbécillité encouragée par les media. Ou le film *Idiocracy* (2006), qui imagine, sur un mode comique, une Amérique future peuplée de crétins. Pour prendre des

exemples plus pertinents à ce numéro de *KWS*, lisez la nouvelle « Pump Six » de Paolo Bacigalupi, ou le roman *Weighing Shadows* de Lisa Goldstein : dans les deux cas, les humains du futur sont clairement bas de plafond.

Mais dans les deux cas que je viens de citer, la bêtise généralisée est expliquée par l'effet de la pollution. La question commence à être posée sérieusement aujourd'hui sans que, à mon avis, nous disposions des outils intellectuels nécessaires pour tester la réponse. Et je doute fort que le crétinisme citoyen dont nous sommes témoins dès maintenant ait pour cause essentielle des cerveaux physiquement défaillants ; c'est plutôt, à mon avis, un cas de *garbage in, garbage out* : tout se passe comme si, à force de *biopics* romancés et de faux documentaires, l'idée même de la différence entre fiction et information s'était érodée, au point de nous faire accepter l'une et l'autre comme également utilisables à la fois comme distraction et base de notre jugement.

Des catégories bien conçues sont indispensables à une analyse du monde. De même que le reportage est un édifice cohérent, qui repose entre autres sur le croisement des sources et l'accord avec les autres informations disponibles et vérifiables, la fiction authentique, celle qui ne prétend pas décrire la réalité, a une vérité bien plus forte — émotionnelle, morale, mythique. Et les critiques, dans tout ça ? Ni écrivains ni journalistes, placés quelques degrés plus bas sur l'échelle de la respectabilité, nous pouvons au moins le dire franchement : nous émettons de pures opinions sans preuves, à propos de textes qui ne prétendent pas à la vérité. Mais nous le faisons sincèrement. C'est déjà beaucoup.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

**Paolo BACIGALUPI**  
***The Windup Girl***

Orbit, 2010, 508 p., £ 7.99

1ère publication : Nightshade Books,  
New York, 2009

publié en français sous le titre *La Fille*  
*Automate*, Au Diable Vauvert, 2012

Paolo Bacigalupi, un des noms à suivre dans la nouvelle génération d'auteurs de SF américains, était cette année un des invités des Utopiales. Bon prétexte pour se mettre à jour sur son œuvre.

*The Windup Girl* est plus qu'un roman massif, c'est un de ces livres qui créent leur univers. En l'occurrence, un futur pas si lointain où la Terre a été ravagée par le changement climatique, et surtout par les grandes compagnies de l'agribusiness. Elles seules contrôlent la vente des semences (génétiquement modifiées) de cultures qui résistent aux fléaux qui, comme par hasard, se sont abattus sur la planète — insectes invulnérables, maladies foudroyantes de la végétation. Et elles n'hésitent pas à condamner à la famine un pays qui ne se plie pas à leurs conditions.

Pire, la perte des récoltes signifie non seulement la famine, mais encore l'arrêt de la production d'énergie : la lutte contre les combustibles fossiles a conduit à supprimer centrales thermiques et moteurs à explosion. Les ciels sont parcourus par des dirigeables et les océans par des clippers (ultra-modernes). Et dans les usines, l'énergie musculaire a repris ses droits, en général fournie par des pachydermes fruits de l'ingénierie génétique, les mégodontes. Ce qui n'empêche pas les humains d'être mis à contribution ; on voit partout des petites mains occupées à remonter des ressorts ou à recharger des batteries à la

manivelle, et tous les ordinateurs sont munis d'un pédalier.

L'action du livre se situe en Thaïlande, à Bangkok plus précisément, sans cesse menacée d'inondation par la mer en constante montée, protégée par une armée de digues et de pompes. La Thaïlande a toujours été farouchement indépendante, et le demeure malgré les manigances des représentants locaux des sociétés étrangères, et les tensions qui existent entre le Protecteur officiel de la Reine, son ministre de l'Environnement (intransigeant sur tout ce qui pourrait provoquer une contamination génétique du pays) et son ministre du Commerce (bien plus sensible aux sirènes des multinationales).

Le roman s'attache au sort d'une poignée de protagonistes. Quatre, ou un peu plus, car dans un univers instable et violent, personne n'est irremplaçable, et d'apparents seconds rôles pourront prendre une place de premier plan.

Anderson Lake est venu en Thaïlande pour diriger l'usine de SpringLife — mais ce n'est qu'une couverture pour la mission que lui a confiée son employeur, AgriGen, qui essaie de mettre la main sur la banque de semences du royaume, et accessoirement de retrouver un *genehacker* de génie, Gibbons<sup>1</sup>, qui a décidé de trahir ses anciens patrons pour travailler au Siam. Anderson passe son temps libre avec ses collègues expatriés, dans des bars où on boit sec et où les filles se déshabillent.

Le bras droit d'Anderson à la tête de l'usine, asiatique sans être un autochtone, est Hock Seng, réfugié chinois venu de Malaisie, où tous ses compatriotes ont été massacrés quelques années avant, quelles qu'aient pu être leur richesse ou leur puissance passées. Hock Seng a suffisamment souffert pour perdre toute trace de conscience, mais il peut prendre pitié de certains des employés de l'usine, comme la jeune Mai, fraîchement arrivée de son village de pisciculteurs.

1. Et non Gibson, nonobstant les comparaisons hasardées par l'éditeur entre Paolo B. et William G., et la prononciation thaï *Gi Bu Sen*.

Jaidee, lui, suit son idée du droit chemin avec une rigueur effrayante. Ancien champion de boxe thaï devenu officier des Chemises Blanches, le corps des policiers du Ministère de l'Environnement, chargés d'empêcher l'entrée de vecteurs infectieux, Jaidee va renverser par la violence les équilibres établis par la corruption, aidé par sa fidèle lieutenant, Kanya.

Reste le grain de sable dans l'engrenage, la fille-outil abandonnée en Thaïlande comme un tournevis sur le sol d'un garage, Emiko. Emiko, la fille mécanique, créée pour servir un maître japonais qui est rentré au pays sans elle, est tombée entre les griffes de Rayleigh, patron de club de strip-tease qui met en scène les tortures et humiliations infligées à son jouet extraordinaire. La *Windup Girl* a finalement un sort analogue à celui de la « Fluted Girl » de la nouvelle éponyme. Les automates, aussi haïs que rares, se reconnaissent à leurs mouvements saccadés. Inadaptés à la chaleur, entraînés à l'obéissance, ils sont incapables de se révolter malgré leur réelle puissance physique. Comme nos animaux domestiqués. Je pense à cette nouvelle de Bacigalupi, « The People of Sand and Slag » dont le personnage central est un chien... Toujours est-il qu'Emiko est, à la différence des trois autres, terriblement seule dans son malheur.

La longue présentation des protagonistes et de l'arrière-plan à laquelle je viens de me livrer reflète la structure du livre. Si des événements spectaculaires et tragiques ne tardent pas à se produire, l'intrigue globale met un certain temps à sortir du bois. Bacigalupi est volubile, sa prose est riche en images, et, avouons-le, il aime se regarder décrire. Comme il nous faut aussi un peu de temps pour faire la connaissance des personnages, ce roman ne peut pas être aussi incisif que les nouvelles par lesquelles l'auteur s'était fait connaître. Parlons des personnages, d'ailleurs ; « something in her is broken » dit l'auteur de Kanya (p. 370), mais tous sont à divers degrés cassés à l'intérieur.

Emiko est un exemple typique de *broken doll*, Anderson un mercenaire qui ne sait pas toujours pourquoi il prend les risques qu'il prend, Hock Seng revoit sans cesse le massacre de ses enfants... seul Jaidee se veut imperméable au doute, alors qu'il voit ses camarades accepter les pots-de-vin et vivre mieux que lui. Mais il connaîtra aussi son point faible.

De tous ces personnages ébréchés et souvent antipathiques, seule Emiko, pourtant peu présente au début, semble tirer son épingle du jeu : elle vit sans calcul, ou presque, et sa révolte a la pureté sauvage du désespoir physique et moral. C'est sans le vouloir qu'elle jouera un rôle crucial dans les événements sans cesse plus apocalyptiques qui déferlent sur Bangkok. On voudrait s'attacher à elle ; mais à mon goût, on ne passe pas assez de temps en sa compagnie.

Bacigalupi a tellement chargé son livre de détails significatifs et de retournements potentiels (et souvent actualisés) qu'au bout d'un moment le lecteur que je suis s'est retrouvé à courir parmi les pages comme les personnages parcouraient, affolés, les rues encombrées et déroutantes d'un Bangkok en proie à des combats dont presque personne ne comprenait tenants et aboutissants. L'auteur garde ses surprises en réserve, et il ne laisse aucun moyen de les percer à jour. Mais j'avoue une certaine déception à la vue de ces constructions complexes, tant d'un monde imaginaire que d'intrigues secondaires fascinantes, qui presque toutes se terminent par des orgies de meurtre et de destruction dont les descriptions, toutes pleines de verve et de détail saillant qu'elles soient, finissent par se ressembler et me lasser. En sortant du livre, je ressens le besoin de prendre une grande respiration dans un monde (le nôtre) qui n'agonise pas encore, ou pas de façon aussi ostentatoire. Façon de rendre hommage au pouvoir d'évocation de l'œuvre de Bacigalupi...

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

**Paolo BACIGALUPI**  
***Pump Six and Other Stories***

Nightshade Books, 2010, 240 p.,  
\$ 14.99

Première édition : 2008.

Edition française : *La Fille flûte et autres fragments de futurs brisés*,  
Au Diable Vauvert, juin 2014.

Avant que Paolo Bacigalupi connaisse le succès que l'on sait avec *The Windup Girl*, il mettait en place les éléments de son futur. Même si les nouvelles présentées ici — publiées à l'origine entre 1999 et 2008 — ne se situent pas dans le même avenir fictif, elles ont beaucoup en commun : des futurs aux ressources limitées, où notre planète a connu une dégradation écologique à grande échelle, et où les relations humaines, nécessairement durcies par la pénurie, sont empreintes d'une brutalité qui réserve souvent des surprises.

Nous passerons vite sur deux textes situés dans ce qui deviendra l'univers de *The Windup Girl*, avec ses multinationales qui ont ravagé l'agriculture du monde entier à force de breveter le vivant ; on y trouve des variations sur le personnage du hacker génétique en rupture de ban (« Calorie Man ») et sur celui du réfugié chinois à Bangkok, ayant perdu fortune et famille dans le génocide malais (« Yellow Card Man »). Dans chaque cas, les noms et les péripéties sont différentes, mais, surtout pour le second texte, qui a lu le roman retrouve un environnement bien connu.

Dans bonne part des autres textes, c'est l'eau qui est la ressource rare, celle pour laquelle on combat, et on se tue parfois. Dans « Tamarisk Hunter », l'argument est presque drôle : le protagoniste se fait

payer pour arracher, dans la vallée du Colorado en amont de la Californie, des plantes jugées trop gourmandes en eau par les clients d'aval. Mais il en replante clandestinement pour assurer ses futures fins de mois... sans que ni lui ni nous ayons le sentiment d'une malhonnêteté, tant la Californie a outrageusement pillé les ressources hydriques de l'arrière-pays. « The Pasho » se passe dans ce qui pourrait être une sorte de Mongolie, où pour une fois guerre et cruauté semblent s'estomper dans le passé. Peut-être.

« Softer » n'est pas un texte spéculatif, mais il tire sa profonde étrangeté du comportement de son protagoniste, un homme qui tue sa femme presque par hasard, parce qu'il ne supporte pas qu'elle lui demande de faire la vaisselle — puis procède à une toilette funéraire démente en se baignant avec le cadavre de son épouse (voici l'eau qui suinte à nouveau), et se rend compte que son nouveau statut de criminel, qui met fin à sa vie rangée, lui confère une paradoxale liberté. Car personne n' imagine qu'il ait pu commettre l'acte.

« Pump Six » est un autre de ces textes où l'on ne sait s'il faut rire ou pleurer. Minée par la pollution chimique, l'humanité est devenue de plus en plus bête (il y a des indications que ce processus est déjà en marche) — et au bout d'un siècle, après l'effondrement de l'éducation et d'une bonne partie de l'infrastructure technologique, New York est frappée dans le dernier système qui la maintient en vie, sa station d'épuration. Le narrateur, Trav, essaie vaillamment de maintenir les choses en état de marche, en dépit de ses collaborateurs (et de ses patrons) qui sont d'une bêtise désespérante — quand ils ne sont pas méchants comme des teignes. Il y a des scènes burlesques, et pourtant, comme nous croyons à ce monde, il y a quelque chose de poignant à le voir s'effondrer.

Quand Bacigalupi braque le projecteur sur ses personnages, souvent broyés par un monde trop dur pour eux, il sait se faire encore plus poignant. Le Wang Jun

de « Pocketful of Dharma », gamin des rues forcé à survivre par tous les moyens, légaux ou non, reste encore trop proche du protagoniste standard de ces récits de SF-noir qu'on appelle cyberpunk. En revanche, « The Fluted Girl » (l'épithète verbal du titre anglais est bien plus expressif que le substantif qu'il est devenu en français) est une adolescente qui a été, comme sa sœur, patiemment transformée en instrument de musique vivant. Elle sont destinées à devenir esclaves de spectacles aussi sexuels que musicaux, dans un monde curieux où règne une cruelle féodalité à base médiatique : pour grotesque que cela semble, nous n'en sommes peut-être pas si loin. Mais la révolte est toujours possible.

Ce ne sont pas les protagonistes qui sont au centre de notre pitié dans les deux derniers textes, mais des êtres trop faibles pour avoir même une voix. Dans « The People of Sand and Slag »<sup>2</sup>, les humains n'ont plus grand-chose de biologique. La planète, acide et minérale, a été massacrée par l'industrie minière. Des gardes miniers, machines à tuer humaines, trouvent un chien, qui a survécu par miracle (point faible du texte d'un point de vue SF). Autre miracle, ils le laissent vivre. Mais il est si fragile pour ce monde-là...

Dans le futur ravagé par le changement climatique de « Pop Squad », les villes de la Côte Est sont englouties depuis belle lurette, mais de nouveaux riches ont des villas extravagantes sur le nouveau bord de mer, et tout le monde est immortel et conserve le même âge apparent grâce aux traitements de réjuvenation. Du coup, chacun a le temps de perfectionner des pratiques artistiques très techniques — une paradoxale utopie esthétique. Mais il y a un corollaire à l'immortalité : il est interdit d'avoir des enfants. Vous penserez tout de suite à « Those Who Walk Away

From Omelas »<sup>3</sup>. Le narrateur est chargé de détecter et d'arrêter les mères illégales — et d'exécuter leurs enfants. Il n'a aucun remords. Aucun ?

Bacigalupi écrit avec verve et violence, il en rajoute parfois un peu dans les descriptions et dans la répétition des éléments-chocs de ses récits — car le choc est de toute évidence recherché. Je trouve quand même que l'intensité des scènes de violence peut devenir répétitive — à force de monter les potards jusqu'à 11, on devient sourd. Bacigalupi obtient ses meilleurs effets quand il me surprend, voire quand il m'apitoie. Ce qui se produit plus souvent dans ce recueil que dans *The Windup Girl* (point de comparaison obligé).

—Pascal J. Thomas

*Fantastique*

**S.G. BROWNE**  
***La Destinée, la Mort***  
***et moi, comment j'ai***  
***conjuré le sort***  
*(Fated)*

Agullo Éditions, « Agullo  
 Fiction », août 2016, 416 p., 22 €

Sergio Fatum est débordé. Il doit gérer le sort de millions de Terriens, car il est le Sort incarné. Avec plusieurs dizaines d'autres immortels comme lui, il administre celles et ceux qui se retrouvent sur sa voie. Comme l'ensemble de ses coreligionnaires, il doit suivre les règles que son patron, le Tout-Puissant Jerry, a fixées depuis des millénaires, à commencer par la première : pas d'ingérence. Cela se révèle délicat lorsque, comme Sergio, on a une voisine aussi charmante que Sara. C'est alors que la règle n° 7 : ne pas tomber amoureux devient éminemment difficile à respecter.

3. Ursula Le Guin, in *New Dimensions* 3, 1973.

2. Texte grâce auquel j'ai découvert Bacigalupi dans un numéro de *Fictions*, des Moutons Electriques. Qu'ils soient ici remerciés, malgré les costumes bariolés dans lesquels les traducteurs de la revue engoncent les textes d'origine.

S.G. Browne, c'est l'auteur de *Comment j'ai cuisiné mon père, ma mère... et retrouvé l'amour* (Mirobole, 2013)<sup>4</sup> et de *Le jour où les zombies ont dévoré le Père Noël* (Mirobole, 2015)<sup>5</sup>, deux variations intéressantes sur le thème archi rebattu des morts-vivants. À travers ces deux romans dominés par un humour noir à souhait, Browne s'intéressait tout autant aux morts-vivants qu'aux vivants tout court. Depuis la *Nuit des morts-vivants* de George A. Romero (1968), il est évident que les zombies constituent, lorsqu'ils sont entre de bonnes mains, le moyen idéal pour révéler les failles et les défauts de la société. Browne s'est donc amusé à croquer les réactions du corps social américain face à Andy Warner et aux autres non-respirants. Avec *La Destinée, la Mort et moi, comment j'ai conjuré le sort* (ou plus simplement *Fated* en V.O.), le romancier continue à s'intéresser à ses contemporains à travers d'autres créatures extraordinaires. Elles prennent la forme des Péchés capitaux ou véniels personnifiés, de divinités oubliées comme Hermès et le reste du panthéon, ainsi que des puissances présidant aux affaires des hommes telles que Destinée, Lady La Chance, Mortimer la Mort ou Sergio Fatum le Sort.

Comme avec *Comment j'ai cuisiné mon père, ma mère... et retrouvé l'amour* et *Le jour où les zombies ont dévoré le Père Noël*, Browne place le lecteur du côté des créatures. Andy le zombie était notre guide pour les deux romans précédents, Sergio Fatum occupe ce rôle dans *La Destinée, la Mort et moi, comment j'ai conjuré le sort*. On suit donc le quotidien de cet immortel encapsulé dans une combinaison d'homme qui participe à la détermination du sort de milliers d'humains chaque jour. Des femmes et des hommes qui laissent souvent un destin plus propice leur échapper, car ils se complaisent dans la facilité et acceptent leur sort sans lutter. Notre ami le Sort est donc quelque peu jaloux de constater que

sa pétillante collègue la Destinée ne doit gérer que ceux qui ont vu les fées se pencher sur leur berceau et finiront oscarisés s'ils deviennent acteurs, ou millionnaires s'ils se lancent dans les affaires. Le triste sort qui frappe Sergio Fatum semble prendre fin lorsqu'il croise la route de Sara, banale humaine et pourtant si attirante qu'elle lui fait oublier toutes les règles édictées par Jerry, le tout puissant créateur de toute chose. On peut alors se demander quel sera le destin du Sort.

En lisant *La Destinée, la Mort et moi, comment j'ai conjuré le sort*, on se dit que S.G. Browne aurait certainement pu aller plus loin dans la satire et la critique sociale. Mais on se laisse prendre par l'histoire de cet immortel qui joue avec la vie de millions d'humains et qui n'est lui-même qu'un jouet du sort.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

**Joaquim CASAL**  
***Tilepadeion Sé qué***  
***penses***

Pagès, « Ciència-ficció », n° 28,  
juillet 2015, 190 p., 16 €

Situé dans un futur assez proche pour ressembler énormément à notre présent, ce roman avance simultanément sur deux lignes narratives avec deux protagonistes : d'un côté Shedarak, espion au service de diverses puissances, et de l'autre Adam Barnes, jeune chimiste américain venu travailler à Barcelone pour les beaux yeux d'une Catalane, Laia.

Adam, dont la thèse a eu pour sujet la combustion des hydrocarbures, est fasciné par le concept de bombe thermonucléaire, ou plus précisément *Fuel Air Explosive*, qui cherche à exploiter l'énorme énergie

4. Chroniqué dans KWS n° 74, septembre 2014.

5. Chroniqué dans KWS n° 75, mai 2015.

contenue dans les hydrocarbures sous forme explosive (ce qui n'est guère possible avec les moyens actuels). Bien des équipes travaillent sur le sujet, mais la plupart s'en cachent, car le sujet intéresse surtout les forces armées des différents pays. Adam fera une percée, et devra faire face au problème de conscience que cela implique. Mais pendant ce temps, Shedarak a été chargé par une puissance anonyme d'enquêter sur l'avancement des travaux dans le domaine. Il se trouve qu'il a volé à un savant grec génial mais isolé, aussi bien personnellement que scientifiquement, une machine qui permet de lire les pensées, le fameux « Tilepadeion » (le mot grec qui correspond à notre « télépathie » ; la deuxième partie du titre original catalan signifie d'ailleurs « je sais ce que tu penses »). Et il va s'en servir pour percer à jour les universitaires spécialistes de l'essence qui fait boum.

Le roman est correctement mené, avec une dose de suspense sur la couverture de Shedarak et les décisions personnelles d'Adam, et des personnages assez bien dessinés. Malheureusement il est écrit dans un catalan sans étincelles (avec de curieuses hésitations sur l'emploi respectif du prétérit et du prétérit périphrastique, mais vous vous en fichez sans doute), et l'intrigue est finalement très ordinaire. L'auteur, qui est chimiste de son état, professeur d'université, sait donner une image précise des travaux sur la combustion. Par contre, ses conceptions sur la télépathie et la recherche en neurologie me semblent relever d'une SF un peu dépassée. Celle de ces romans de merveilleux scientifique où un inventeur génial, travaillant dans la quasi-clandestinité, pouvait concevoir, réaliser et mettre au point une invention capable de changer la face du monde. En particulier, la production concrète du Tilepadeion sont des fragments de texte, représentant les pensées explicites des individus sur lesquels la machine est braquée ; et il faut pour qu'elle fonctionne qu'elle soit réglée sur la langue dans

laquelle la personne en question va penser. Je n'ai jamais été convaincu que la pensée soit verbale avant tout — c'est une question délicate : il ne fait pas de doute que le langage est indispensable au cerveau humain pour se former et pour classer le monde, pour ainsi dire, mais je ne formule des mots ou des phrases en mon for intérieur qu'après un processus plus ou moins long d'élaboration de ce qui est une impression visuelle, ou sensuelle en général, ou un raisonnement par schémas<sup>6</sup>... En tout cas, quand, comme un personnage secondaire du livre, francophone, j'admire un postérieur féminin particulièrement suggestif, je ne formule jamais à part moi l'expression « quelles fesses » (p. 126, en français dans le texte), ni même le plus direct « quel cul » (« quin cul », donné p. 127 comme traduction, plutôt inexacte à mon sens, de l'expression française), je me perds plutôt dans la fascination de l'image. Je réserve les élaborations verbales aux sujets dont je pense, ou je fantasme, que je les discuterai avec quelqu'un d'autre, et celui-là ne me semble pas approprié pour le partage.

On trouvera aussi dans ce livre quelques pages bien faites sur la *Sagrada Família*, et un exemple de décodage par un linguiste d'un texte écrit dans une langue indo-européenne inconnue (mais à forte base latine, et que je soupçonne l'auteur d'avoir inventée de toutes pièces). Ce n'est pas désagréable, au total, mais cela reste mince.

—Pascal J. Thomas

6. Ceux qui me connaissent savent que réciproquement, il arrive que mes répliques dans la conversation se passent totalement de cette phase de raisonnement intérieur, avec les conséquences que l'on imagine.

*Thriller*

**Clive CUSSLER &  
Graham BROWN**

***La Horde***  
***(The Storm)***

Éditions Grasset, mai 2016,  
384 p., 21,50 €

Un navire de recherche de la NUMA ne donne plus signe de vie. Il est retrouvé, dérivant au milieu de l'océan Indien, abandonné, avec d'étranges traces d'incendie volontaire. Les quatre membres d'équipage, en mission de routine au cœur de l'océan Indien, ont mystérieusement disparu. Kurt Austin et Joe Zavala vont mener l'enquête et découvrir un complot qui menace l'équilibre du monde.

Tout comme Michael Crichton ou Tom Clancy, Clive Cussler (et ses coauteurs) est un maître du *technothriller*. Ce nouvel opus des dossiers de la NUMA (National Underwater and Marine Agency) mêle deux thématiques d'actualité : dérèglement climatique et nanotechnologie.

*La Horde*, comme la plupart des romans labellisés Clive Cussler, est avant tout un récit d'aventures taillé sur mesure pour être un *page turner*. On y retrouve donc le classique duo de héros, sans peur, qui affronte le plus machiavélique des adversaires. Faisant partie d'une des séries parallèles à son œuvre principale (qui met régulièrement en scène Dirk Pitt et Al Giordano), ce livre donne la vedette à Kurt Austin et Joe Zavala qui, sans être les copies conformes de Pitt et Giordano, partagent le même ADN d'aventuriers des mers.

Face à eux, Clive Cussler offre un visage au Mal en la personne de Jinn al-Khalif. Et, même si le romancier tente d'expliquer sa cruauté et son absence d'empathie par les événements tragiques qu'il a vécus dans sa jeunesse, il garde, tout au long du

roman, les atours du grand méchant à la manière d'un Blofeld ou d'un Moriarty.

Pour affronter ce monstre, Austin et Zavala peuvent compter sur leurs collègues et amis de la NUMA, Paul et Gamay Trout, ainsi que sur la demi-sœur d'un des disparus, Leilani Tanner. À cette fine équipe s'ajoute l'un des premiers suspects d'Austin et Zavala, le milliardaire Marchetti sur son île artificielle robotisée, un mélange d'Howard Hughes et du Capitaine Nemo.

Dépayement, rebondissements et trahisons sont au sommaire de ce roman, paru en 2012 aux États-Unis, qui, même s'il privilégie l'action, aborde plusieurs thématiques intéressantes. La principale d'entre elles est certainement cette possibilité d'amplifier le dérèglement climatique et de provoquer une véritable guerre météorologique.

—Philippe Paygnard

*Science Fiction*

**Joseph DELANEY**  
***Arena 13***  
***(Arena 13)***

Bayard, novembre 2015,  
390 p., 15,90 €

Il y a peu — et je le cite même si je ne partage pas son point de vue à propos de *Games of Thrones* Saison 1 — Pierre Stolze s'insurgeait contre un type de « littérature » qui a envahi les rayons des marchands de livres, contre « des textes écrits souvent à la va-comme-je-te-pousse » (on pourrait aussi parler du français utilisé par les traducteurs, qui n'ont pas attendu les décrets d'application pour alléger grammaire et syntaxe). Et vous vous souvenez sans doute que sur ce point, je ne suis pas en reste. À l'occasion des cadeaux de Noël, j'ai cherché le tome 2 de cet *Arena 13*, parce qu'on me l'avait demandé (il sera en rayon fin janvier), et j'en ai profité pour lire le tome 1. Une

certaine habitude aidant, je m'attendais à une de ces traductions bâclées qui font la part belle aux erreurs du type « oisive » pour « oiseuse ». Ici rien de tel, tout au plus peut-on reprocher quelques mots « trop riches » vu le contexte social...

Nous sommes dans une société post-cataclisme (guerre, drame écologique ?). Les humains survivants sont séparés du reste du monde par une barrière de brouillard que seul peut franchir celui qui alimente les arènes en « robots » combattants à programmer. Leif, orphelin de père et de mère, arrive à Gindeen, la grande ville, avec un billet de loterie qui lui donne droit à être entraîné par un des meilleurs. Le rêve/but de Leif est de devenir le meilleur combattant d'Arena 13 pour affronter et vaincre celui qui terrorise tout le monde : Hob... Un vampire ! Voilà pour le principe de ce qui me semble devoir être une trilogie. A la fin de ce volume, Leif part à la découverte du pays de son père, dont les hommes sont intervenus pour le sauver des griffes des « hommes » de Hob. On imagine qu'avant de combattre Hob, il va vivre d'autres aventures qui vont l'endurcir et lui faire comprendre son monde. Le dernier volume devrait voir le triomphe du Bien sur le Mal et un nouvel équilibre.

Bien sûr pour le lecteur adulte, il n'y aura pas de surprise, sauf peut-être le mélange très subtil de « fantastique » et de SF (les « robots » programmables par des séries de gestes aux rythmes particuliers laissent envisager quelque vision singulière des hommes). Pour l'instant Leif a découvert l'amitié, l'amour et une famille. Et il sait se battre.

Je ne pense que Pierre Stolze trouve beaucoup à redire à ce roman. Personnellement, je pense qu'il ne se moque pas de son lecteur et c'est déjà bien en soi.

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Jean-Claude  
DUNYACH**

***Le clin d'œil du héron***

L'Atalante, « La Dentelle du  
Cygne », septembre 2016,  
142 p., cat. 1

Ne vous fiez pas à l'illustration de couverture. Malgré toutes ses qualités graphiques et de couleurs, elle ne rend pas compte du contenu et souligne à peine le titre choisi pour ce huitième recueil de nouvelles du même auteur chez l'éditeur. Ce n'est pas, comme on aurait pu s'y attendre la suite de *L'Instinct du Troll*<sup>7</sup>, dont on ne soulignera jamais assez toutes les qualités. Cette suite est en cours de peaufinage. Et quand on connaît le perfectionnisme de l'auteur, cela prend un certain temps.

Ici, sept nouvelles et comme il se doit une inédite, au cas où vous seriez en possession des supports qui ont accueilli les autres. Comme toujours avec Jean-Claude Dunyach, l'intense qualité des textes rend difficile un classement des nouvelles. Et surtout après lecture du recueil — d'une traite et dans l'ordre — vous vous apercevez que c'est plus une impression qui vous reste à l'esprit qu'un texte ou un autre. Comme si le héron passait avec vous la porte et vous offrait une perspective de fuite sur les ailes emportées pour rejoindre les souvenirs et vous projeter en privé une vue intérieure de Dieu. Étrange : en jonglant avec les titres, j'ai presque donné un classement — le mien — mais rien ne vous empêche d'en adopter un différent. Si vous lisez le recueil au compte-gouttes, lentement, nouvelle après nouvelle toutes vous seront également réussies. Si vous lisez d'une traite, peut-être serez-vous moins accroché par les deux qui peuvent être

<sup>7</sup> L'Atalante, mars 2015, même collection ; chroniqué dans KWS n° 76.

lues comme manquant un peu d'originalité : « Le lieu où tout se croise » et « Les ailes que j'emporte », pour ce qui me concerne celle qui est la plus réussie c'est « Dieu... vu de l'intérieur ». Justesse du ton et des personnages.

Sans coup férir, avec parcimonie, Jean-Claude Dunyach poursuit son petit bonhomme de chemin. Et la rareté de ses textes le rend précieux. Elle peut aussi, je crois, faire en sorte qu'une fois lu ce *Héron* vous ayez envie d'en relire un ou deux pris ailleurs au hasard... juste pour confirmer une vague impression de mélancolie. Du genre douce qui se soigne par l'humour. De quoi apprécier vivement l'auteur qui nous apporte un remède à ladite mélancolie.

—Noé Gaillard

• Une version sensiblement différente de cette chronique est parue sur le site

<http://www.daily-passions.com>

*Science Fiction*

**Lisa GOLDSTEIN**  
***Weighing Shadows***

Nightshade Books, 2015, 318 p.,  
\$ 15.99

Je pourrais, sur ce livre, vous NoéGaillarder : hum, la couverture représente en fond, obscurci et mal visible, mais reconnaissable néanmoins, la porte occidentale de la Cité de Carcassonne. Viollet-le-Duquisée, mais en tout état de cause, représentative des fortifications édifiées par l'armée royale française après la prise la ville. Or dans ce roman nous la visitons justement un peu avant le siège fatidique par les Français... Une petite vérification montre que l'autrice est plus prudente que la couverture, et évoque un état des fortifications compatible avec la chronologie. Et si nous parlions plutôt du roman ?

Ann Decker n'a pas eu une vie facile, et quand une mystérieuse compagnie appelée Transformations Incorporated lui propose un job bien payé, pour suivre ce qui ressemble à des cours d'histoire, à condition de respecter un secret total, elle n'hésite pas longtemps. Cher lecteur, tu auras compris encore plus vite qu'Ann (qui est pourtant dégourdie) que Goldstein nous refait, comme à plaisir, *La Patrouille du Temps* de Poul Anderson. On s'apercevra vite que, comme dans son célèbre modèle, certains employés de la compagnie ne sont pas d'accord avec la politique de normalisation de l'Histoire qui est menée. Ann est envoyée d'abord en Crète minoenne (une matriarchie heureuse), puis à Alexandrie à l'époque d'Hypatie<sup>8</sup>, puis dans le Languedoc au début de la Croisade des Albigeois (au contact des troubadours et des Parfaits — et Parfaites). Personnage indépendant et rebelle, elle s'indigne, sans surprise, contre le tour machiste que Transformations Inc. semble décidée à faire prendre aux événements historiques. L'auteur prend d'ailleurs sans ambages le parti de son protagoniste, et si elle ne dit pas explicitement « *Venc tot dreit la peira lai on era mestiers* »<sup>9</sup>, c'est tout comme.

Ce qui est plus surprenant est l'incompétence crasse dont font preuve les petits chefs auxquels Ann a affaire. On a l'impression qu'ils voyagent dans le passé en touristes, à la façon d'un des romans marquants de l'autrice<sup>10</sup>. Incompétence, et naïveté alors même qu'ils savent qu'une organisation dissidente s'est développée parmi les voyageurs du temps. Une explication viendra, un peu tard à mon goût, et nous ne saurons jamais trop quoi penser, en fin de compte, de Transformations Inc., obnubilée par les

8. Une des rares femmes philosophes (et mathématiciennes, dirions-nous) de l'époque hellénistique dont l'histoire ait conservé le nom.

9. « Elle vint tout droit où il fallait », la pierre lancée par la catapulte des femmes toulousaines qui fit éclater la cervelle de Simon de Montfort, chef de l'armée assiégeante en 1218.

10. *Tourists*, 1989, publié en français par Denoël sous le titre *Touristes* (« Présence du Fantastique » n° 16, 1991).

écrasants problèmes écologiques qui sont en train de tuer l'humanité à petit feu au 24<sup>e</sup> siècle (pensez à « Air Raid » de John Varley). Peut-être faut-il favoriser au Moyen-Âge un paquet de soudards violeurs au rire gras pour nettoyer l'air un millénaire plus tard ; Goldstein effleure la question, et ne tente pas d'y répondre.

Son propos est ailleurs. Nous avons évidemment un point de vue féministe, clairement posé, sans originalité, et que nous pouvons tous partager. Nous avons surtout un personnage, Ann, qui a passé une enfance malheureuse ballottée de famille d'accueil en famille d'accueil, et qui cherche à percer le mystère de sa naissance et de sa filiation biologique. Bref, on bascule dans le conte, ou le *Bildungsroman*, plus que dans la SF ; les enjeux globaux s'estompent, et on comprend pourquoi les périodes historiques visitées sont décrites de façon documentée, mais plutôt rapide. Je constate par exemple que Goldstein n'est pas trop claire sur la distinction pourtant importante entre *trobadors* (auteurs de poésies et de musiques, éventuellement logés et entretenus par un mécène aristocratique) et *joglars* (ménestrels itinérants qui se présentent à la porte des châteaux). Ajoutez à cela une écriture simple, que je vois comme volontairement naïve : je conjecture que, malgré la violence d'un ou deux passages, Goldstein a voulu (comme dans son premier livre, *The Red Magician*, qui lui avait valu un National Book Award au début des années 1980) écrire un roman pour adolescents. Ou adolescentes, surtout. Partir de la forme de l'aventure, du voyage dans le temps, pour dessiller leurs yeux sur un certain nombre de choses. Dans cette perspective, c'est une réussite.

—Pascal J. Thomas

PS - J'ai découvert l'existence de ce livre grâce à un compte-rendu beaucoup plus complet écrit par Ellen Herzfeld, que je vous recommande. On le trouve sur le site Quarante-Deux, [http://www.quarante-deux.org/carnets/herzfeld/lectures/Weighing\\_shadows/](http://www.quarante-deux.org/carnets/herzfeld/lectures/Weighing_shadows/)

Science Fiction

**Steeve HOURDÉ**  
**Zone : Chroniques**  
**d'un dernier jour**  
**Building**

Editions Ark (auto-édition), resp.  
 508 p., novembre 2014, 16,90 €  
 & 364 p., décembre 2015,  
 14,90 €.

Disponibles aussi (et surtout) en livre électronique.

Ces dernières années, avec l'arrivée du numérique, on a vu fleurir de plus en plus d'auteurs auto-édités venus saturer le marché de leurs proses. Malheureusement, ces dernières sont rarement à l'aune du talent autoproclamé de ces nouveaux auteurs qui font parfois du mal à une profession aussi difficile qu'ancienne.

Néanmoins, de temps en temps, on peut trouver sur la Toile un livre, ou un auteur, que l'on dévore et dont la littérature de genre aurait du mal à trouver un éditeur. C'est d'un auteur de cette nature dont je vais parler. Un romancier spécialisé dans la littérature de monstres, thématique que j'adore, mais qui, en dehors des novelisations de films ou de jeux vidéo, se fait rare.

Steeve Hourdé a écrit, avant les ouvrages dont nous parlons ici, un roman *Résilience : Histoire d'un survivant* et des nouvelles, *Résilience : L'histoire d'Asuka - Les mémoires effacées* revenant sur l'univers de ce dernier, mettant en avant un homme projeté dans une autre dimension et essayant de survivre à l'environnement hostile qui l'entoure en attendant de potentiels secours. La série mêle avec talent une Terre archaïque, une anomalie spatio-temporelle et un scientifique du futur à une formidable trouvaille évolutionniste. Elle emprunte à

la science-fiction et à la tradition de Robinson Crusoe, et se laisse lire avec grand plaisir, d'autant que quelques monstres se baladent aussi dans les lieux où le héros essaye de refaire sa vie.

Mais c'est surtout le cycle Zone qui ravira les amateurs de monstres. Ce dernier est pour l'instant constitué d'un long premier tome *Zone : Chroniques d'un dernier jour*, en deux parties en version numérique, et d'une suite haletante, *Building*.

Le scénario de base est simple : une première occurrence a eu lieu dans un lieu isolé en Angleterre, où un monstre massacre une famille avant d'être tué par un jeune policier. Une nouvelle occurrence apparaît dans un deuxième lieu 18 mois plus tard. Le policier, en charge d'une nouvelle brigade anti-monstres, réussit à y mettre fin, mais le roman s'ouvre sur une troisième occurrence, cette fois-ci dans une zone industrielle isolée dans laquelle travaillent plus de 200 personnes.

Le récit va alors suivre certains des survivants et le responsable de l'armée, l'ancien policier, qui boucle le lieu et interdit à quiconque d'y entrer et d'en sortir. Bien sûr, les malheureux employés, prisonniers de leur lieu de travail, découvrent bien vite que non seulement, ils ne sont pas seuls, mais que les créatures les prenant en chasse sont redoutables et mortellement efficaces. Ces dernières ressemblent à des sortes d'araignées géantes à six pattes pointues avec une sorte de tronc portant deux appendices tranchants. Cuirassées, rapides et coupantes, ces dernières font rapidement un massacre. Par surcroît, un élément encore plus horrifique vient compléter le premier, mettant chacun dans une situation plus que cauchemardesque. La liste des survivants que nous suivons se réduit rapidement à une simple poignée. Comme dans toutes histoires d'horreur, il vaut mieux ne pas trop s'attacher aux protagonistes dont la durée de vie est parfois limitée. Il est néanmoins difficile de ne pas trouver tel ou tel

individu sympathique et de retenir un pincement de cœur devant son destin tragique.

À cette histoire survivaliste, s'ajoute une étude sociologique des comportements humains en situation de stress rendant les situations encore plus incertaines. Et le chef des troupes encadrant la zone industrielle est un personnage particulièrement intéressant dont la trajectoire dévoilée en flashback permet de mieux appréhender les actions parfois étonnantes.

L'auteur écrit avec fluidité, et il est franchement difficile de quitter son livre avant d'en découvrir les tenants et aboutissants. *Zone : Chroniques d'un dernier jour* passionnant de bout en bout, et à cette survie éperdue des individus s'ajoute une ambiance crépusculaire et mélancolique dans laquelle la survie de l'humanité se joue à travers une sorte de jeu d'échecs grandeur réelle dont chaque nouveau coup, à savoir les occurrences, peut mener les Terriens à l'éradication.

La suite est tout aussi palpitante, bien que l'effet de surprise ait cessé d'agir. Néanmoins, l'auteur se renouvelle et offre une nouvelle galerie de monstres, tout aussi létaux. L'action se passe cette fois à Paris, dans une tour de la Défense. Cette dernière, dans laquelle se retrouve l'explicite, est prise d'assaut par des monstres, obligeant les survivants à monter de plus en plus haut pour échapper aux créatures sans pitié. Dès le départ, c'est un petit groupe de survivants que l'on suit. Et ces derniers n'ont pas la possibilité de se cacher ou de se replier en sécurité, car les monstres mettent systématiquement à sac les étages parcourus. C'est donc une course contre la montre à travers 48 étages qui se joue, au long de laquelle chacun espère trouver une solution pour éviter d'être tué.

Qui dit groupe humain réduit composé d'individus différents en état de stress, dit impact des comportements de ces derniers. Certes, les personnages sont parfois caricaturaux, mais on s'attache à

eux, ce qui n'est jamais une bonne idée dans une histoire survivaliste. Et si la folie, l'altruisme, la trahison et le courage sont exacerbés, les péripéties que connaissent les protagonistes sont passionnantes à découvrir. Le final imposant laisse augurer un prochain tome dans lequel l'action sera encore fort présente et la lutte pour la sauvegarde de l'humanité atteindra de nouveaux sommets.

*Building* est, curieusement, moins crépusculaire et sombre que l'opus précédent. Il gagne néanmoins une ouverture sur le monde et apporte des révélations glaçantes sur ces monstres étranges qui surgissent ponctuellement pour ravager le monde humain.

Cette série est hautement recommandable pour les lecteurs qui aiment ce type de littérature. Non seulement ils ne seront pas déçus, mais passeront de très bons moments en compagnie de ces gens qui nous ressemblent confrontés à l'indicible.

Le style de l'auteur est très fluide et ses idées mises en application avec originalité. Vous pouvez trouver beaucoup d'informations et vous procurer une version papier ou numérique de ses œuvres sur le site de l'écrivain :

<http://ark-romans.blogspot.fr/>

—Isabelle Arnaud

*Fantasy*

**Tanya HUFF**  
***The Silvered***

DAW, Novembre 2012,  
464 p., \$24.95

De la magie et des loups-garous ? Cela vous dira peut-être quelque chose. Ces dernières années, la *fantasy* urbaine (ou *bit-lit* comme on l'appelle en France) a déferlé sur le monde.

De la magie et des loups-garous dans un livre de *fantasy* plus « traditionnel », c'est nettement plus rare. C'est pourtant le

cocktail qu'a composé la canadienne Tanya Huff dans son livre *The Silvered*, qui a reçu le Prix Aurora du meilleur roman en 2013 au Canada. L'auteur, d'ailleurs, écrivait de la *fantasy* urbaine, et de fort belle manière, au début des années 1990, lorsque l'on parlait de ce type de littérature sous le petit nom de « roman fantastique ».

Je l'avoue, je ne suis pas une grande amatrice de *fantasy*, et encore moins une spécialiste du genre, mais j'aime les livres qui sortent de l'ordinaire et *The Silvered* est clairement un livre à part.

Deux pays s'affrontent régulièrement et le roi de l'un d'entre eux décide de prendre une prophétie au pied de la lettre afin de devenir un grand suzerain régnant sur ces deux contrées. Une prophétie sibylline, un classique du genre, qui parle de six magiciennes enceintes.

Outre les loups-garous qui apparaissent peu en *fantasy* — et en tout cas pas comme une certaine élite appartenant à la crème de l'armée et dont les femmes sont souvent des magiciennes, ce sont les caractéristiques des deux pays qui retiennent l'attention. Le premier a évolué avec la magie au cœur de son fonctionnement ; magiciens et loups-garous sont des personnes appréciées dans le pays et le niveau de compétence magique, ainsi que le type de magie pratiqué, permet d'obtenir un travail spécifique. Le deuxième a décidé de se focaliser sur la technologie (sans pour autant tomber dans le *steampunk*). Bombardes, fusils, zeppelins sont courants, alors que la magie s'étiole dans le pays, ses détenteurs étant d'ailleurs poussés à ne plus la pratiquer. Le roi étant ce qu'il est, et souhaitant conquérir toutes les terres alentours, il engrange tous les artefacts magiques dans l'espoir que ces derniers lui procurent un avantage important, bien que ses mages eux-mêmes ne sachent plus forcément les utiliser.

Tanya Huff écrit toujours des livres fort intéressants, en donnant une grande place à des personnages féminins de caractère.

Dans *The Silvered*, six d'entre elles occupent le devant de la scène, tandis que seul trois homologues masculins leur sont opposés. Quoique de multiples autres protagonistes les entourent, le cœur du roman se porte sur ces héros et anti-héros emblématiques

Mais c'est surtout un étrange trio qui fait avancer l'intrigue et tient le lecteur en haleine de bout en bout : une jeune magicienne qui a des compétences dans cinq des six domaines magiques, mais n'arrive pas à progresser, ce qui lui vaut une exclusion de la faculté de magie, un jeune loup-garou, dernier survivant de sa meute, et un officier ennemi qui a pour devoir de traquer et d'amener à son roi la magicienne.

Les trois personnages vont traverser le pays ennemi : les deux premiers afin de délivrer cinq magiciennes capturées, et le troisième pour revenir victorieux auprès de son roi. L'histoire passe donc du point de vue d'un personnage à un autre, magicienne, loup-garou, soldat... ce qui permet de créer une dynamique intéressante tout en se penchant aussi sur les machinations, manipulations, tentative de sauvetage ou d'évasion des uns et des autres personnages secondaires.

*The Silvered* est un livre dans lequel le sang coule parfois à flots, les morts se succèdent, les passages épiques sont magnifiés et le courage mis à rude épreuve. Poursuites à cheval, combats incertains, magie aléatoire, violence exacerbée, torture, petits bonheurs, rebondissements multiples, questionnements intimes, domination, affrontements, sont communs dans une histoire qui ne lâche pas le lecteur avant une fin très originale.

Le livre est extrêmement bien écrit, brosse le portrait de personnages forts attachants et fait preuve d'une grande imagination, tout en offrant des passages haletants qu'un Alexandre Dumas en son temps n'aurait pas renié. C'est de la grande *fantasy* qui plaira aux amateurs

du genre, mais devrait aussi ravir ceux que les thèmes classiques de ce type de littérature ennui. Un petit bijou passionnant de bout en bout, dont j'espère vivement qu'une suite verra le jour dans les années à venir.

—Isabelle Arnaud

*Science Fiction*

**Ann LECKIE**  
***Ancillary Justice***

Orbit, 2013, 386 p., £ 8.99

Ce serait une litote que de dire que ce livre, le premier roman de son auteur, n'est pas passé inaperçu — couronné par les prix Hugo et Nebula de 2014, il est le premier d'une trilogie à succès. Il s'est aussi attiré l'ire de la faction réactionnaire du fandom connue sous le nom de « Rabid Puppies » (phalocrate et raciste, dira-t-on pour résumer) : pensez donc, un livre dans lequel on parle de tous les personnages au féminin et où, comble d'insolence, la marque d'une origine aristocratique est d'avoir une peau foncée !

Ce qu'il faut comprendre derrière ces coups d'épingle, bien entendu, est que le sexe d'une personne, ou sa couleur de peau, n'a guère d'importance en soi. Et que notre société, en dépit des efforts qu'elle affiche, ne s'est pas débarrassée de tous ses préjugés en la matière. Leckie s'en moque en passant. Breq, son protagoniste, pur produit de l'empire Radch qui efface entièrement les différences de genre, doit s'y confronter quand elle<sup>11</sup> parle des langues étrangères. « Since we weren't speaking Radchaai I

11. Si le narrateur n'a sans doute pas de genre, et de doute façon ne se soucie pas de ce détail, les étrangers qui ne parlent pas Radchaai le considèrent comme féminin (cela se produit deux fois dans le récit). Comme, à la différence de la narration du livre, la présente chronique n'est pas censée être traduite du Radchaai, je suivrai leur point de vue.

had to take gender into account—Strigan’s language required it. The society she lived in professed at the same time to believe gender was insignificant. Males and females dressed, spoke, acted indistinguishably. And yet no one I’d met had ever hesitated, or guessed wrong » (p. 76-77). Précisons que le « she » dans la phrase ci-dessus ne signifie pas que Strigan soit une femme, c’est simplement le pronom générique en Radchaai. Breq s’efforce de deviner le genre de Strigan, pour lui parler de façon grammaticalement correcte, et se rend compte au bout de 24 heures qu’elle s’est trompée...

Celle qui se fait appeler Breq prétend qu’il vient du Gerentate, un des États qui ont échappé à l’annexion par l’Empire Radch. Mais nous savons tout de suite qu’il s’agit d’un ancien vaisseau de guerre Radchaai, ou plutôt de l’un des segments de One Esk, un des pelotons d’ancillaires qu’elle contrôlait. Car l’Empire Radch transforme une partie de ses prisonniers en robots de chair — leur personnalité est effacée, et remplacée par l’intelligence artificielle qui, grâce à d’efficaces systèmes de communication, peut gérer simultanément un vaisseau de guerre et des centaines de soldats présents à son bord. Le narrateur s’appelait *Justice of Toren* — les « Justice » sont les plus imposants des vaisseaux de guerre Radchaai. Comment Breq a été séparée du reste de *Justice of Toren*, nous l’apprenons au cours d’un récit rétrospectif égrenés dans les chapitres pairs du livre. La profondeur historique de l’Empire Radch se révèle aussi progressivement. Depuis quelques décennies, il a perdu de sa superbe, sous la pression des Presger, une race étrangère avec qui la communication est presque impossible, mais qui ont clairement l’avantage sur l’humanité.

L’intrigue du roman est classique : une quête solitaire de vengeance, David Breq contre le Goliath Radchaai. Avec une originalité : Breq récupère en chemin Seivarden, un officier Radchaai, un

humain donc, d’une famille noble, qui avait disparu depuis des siècles et réapparaît en junkie SDF — mais n’ayant rien perdu de sa morgue. Bien des romans qui dépeignent un système autoritaire le font par le regard d’un pion du système qui, grâce au hasard d’une rencontre décisive — souvent amoureuse — va changer de point de vue. La perspective est ici inversée, puisque Breq, narratrice, entreprend sans douceur de faire comprendre à Seivarden la nature de l’Empire.

Dont il serait temps de dire un mot. Leckie ne s’en cache pas, l’Empire Radch doit beaucoup à l’Empire Romain. Ne serait-ce que parce que le mot *radch* lui-même ne renvoie pas à une origine précise, mais signifie « citoyen » ou « civilisé » (en latin aussi, les deux mots coïncident). Le statut de citoyen, accordé relativement aisément aux peuples conquis ; les relations de clientélisme (au sens originel) entre les familles nobles ; et l’intégration des polythéismes locaux à la religion impériale, tout cela rappelle précisément l’histoire romaine. Au sommet du système, un empereur, et c’est là que les choses se corsent : comme les ancillaires, l’empereur, Anaander Mianaai, occupe plusieurs corps à la fois, ce qui lui permet d’être partout à la fois dans son empire, et de considérer la mort éventuelles d’un de ses corps comme une gêne passagère, sans plus.

Elizabeth Bear — dans son *blurb*, une de ces mini-citations que les éditeurs anglophones aiment imprimer en couverture — intronise Leckie comme héritière de Iain M. Banks. Certes, on trouvera ici des vaisseaux intelligents et au moins un paysage démesuré, mais l’affirmation est totalement exagérée. Banks avait un style qui n’était qu’à lui, marqué par d’occasionnels et réjouissants accès de logorrhée humoristique. S’il faut chercher des ancêtres spirituels à Leckie, je chercherais plutôt du côté de C. J. Cherryh (qui a apporté sa profonde connaissance de la civilisation romaine à ses space operas) et surtout John Varley,

pour la déconnexion radicale qu'elle opère entre corps et identité.

S'il n'éblouit pas de feux d'artifice verbaux, *Ancillary Justice* est un roman qui fait un usage très original des pronoms personnels. Tout le monde a parlé de ceux de la troisième personne du singulier : *she* là nous aurions (parfois) *he* (et la même substitution pour les possessifs *his/her*) – ce sont presque les seules marques de genre en anglais ; la troisième personne du pluriel est indifférente (*they, their*) – ce qui lui vaut d'être employée à la place du singulier quand on ne veut pas préciser le genre dans un usage contemporain, à peu près tout ce qui n'est pas personne humaine relève du neutre, et seuls quelques substantifs connaissent des marques de genre (*king/queen, horse/mare...*) Il est intéressant de noter que Leckie n'a pas rendu le féminin systématiquement générique ; ainsi Aatr est une divinité nourricière, dont les attributs sexuels secondaires rendent le genre évident (les militaires Radchaaï jurent à tout bout de champ par « Aatr's tits! », les nichons d'Aatr). Or voici la description d'un rituel censé assurer un futur favorable à un bébé : « an infant they had laid at the breast of Aatr—the image being constructed to allow this, crooked under the god's often-sworn-by breasts ». Vous aurez remarqué *god* et non *goddess*, malgré l'indiscutable (pour nous) féminité d'Aatr. Une nouvelle fois la société Radch de Leckie est aveugle à toute marque de genre, et on peut supposer que *god* est choisi comme nom générique des divinités parce que *goddess* est un dérivé, forcément moins naturel et plus lourd.

Leckie rudoye notoirement un autre pronom, le *I* de la première personne. Dès le début, nous savons que Justice of Toren/One Esk possède une sorte d'ubiquité : « That accounted for almost half of my twenty bodies » (p. 20). One Esk a aussi sa marotte, le chant choral (qu'il peut pratiquer avec lui-même). Il fallait bien que le personnage ait ses amusantes particularités, et en

l'occurrence il s'agit aussi d'un hobby d'Ann Leckie, qui apprécie le *shape note singing*<sup>12</sup>. Mais quand un sabotage coupe les communications entre le vaisseau et les divers corps ancillaires, ils restent capables d'action et de pensée indépendantes, voire d'opinions divergentes. Car, pour des raisons techniques qui relèvent de la construction d'une intelligence suffisamment avancée, les vaisseaux ont aussi des sentiments (*feelings*) ; cela aide, par exemple, à la prise de décision<sup>13</sup>. Les divergences que One Esk peut connaître ne sont rien en face des problèmes de synchronisation d'Anaander Mianaai, qui possède des centaines de corps dispersés dans son empire interstellaire, et vit depuis trois mille ans. Comme le dit page 351 un officier de sécurité complètement dérouté : « Why is there a them? » (encore un prénom crucial ! L'homme n'avait connu que des *us*). Creusez vos souvenirs : l'Empire Romain a connu bien des guerres civiles, la succession entre empereurs ayant rarement été un long fleuve tranquille. Je vous laisse imaginer, et aller lire le livre.

Sachez seulement que les événements dramatiques de la fin du récit sont l'occasion de poser la question de la légitimité de l'autorité, et du sort des lanceurs d'alerte (je vois dans le livre un clair écho de Bradley/Chelsea Manning, par exemple). Et que les questions qui se posent aux Radchaaï sont proches des débats américains actuels (ou de ceux de bien des pays occidentaux, au demeurant) sur la nostalgie d'une époque où la nation aurait été plus forte, plus victorieuse (et moins permissive avec ses citoyens). Ajoutez à tout cela une intrigue riche et

12. Une tradition américaine dont on ne risque pas d'avoir entendu parler si on se contente de sauter d'une côte à l'autre ; enracinée dans le chant religieux (*Sacred Harp singing*), elle poursuit une vie profane... dont je n'avais aucune idée avant de lire l'interview de Leckie sur [www.orbitbooks.net](http://www.orbitbooks.net)

13. « Without feelings insignificant decisions become excruciating attempts to compare endless arrays of inconsequential things. It's just easier to handle those with emotions » (p. 88).

rondement menée : *Ancillary Justice* mérite son succès.

—Pascal J. Thomas

*Science Fiction*

**Ann LECKIE**  
***Ancillary Sword***

Orbit, 2014, 356 p., £ 8.99

Trilogie Radch, deuxième. On se souviendra que les vaisseaux militaires radchaai existent en trois catégories, des plus gros aux plus petits : *Justice*, *Sword*, *Mercy*. Si une partie du premier volume se déroulait à bord (et dans l'esprit) du *Justice of Toren*, dans celui-ci Breq, ex-fragment « ancillaire » dudit vaisseau, s'embarque sur le *Mercy of Kalr*. Ce qui n'empêche pas le volume de s'appeler *Sword*. J'espère que vous êtes désormais aussi perdus que moi.

On rappellera brièvement qu'une guerre civile déchire l'Empire et que Breq, ayant connu une promotion-éclair au rang de *Fleet Captain* suite à son alliance avec une des factions, est partie pour le système d'Athoek. Objectif : y retrouver Basnaaid, sœur de la regrettée Lieutenant Awn (on se souvient que personne n'a de frère, uniquement des sœurs, dans cette culture bi-sexuée biologiquement mais monogénérée socialement).

Quand Breq était vaisseau et participait à la mise en place de l'annexion de la planète Shis'urna sous les ordres d'Awn, cette dernière avait choisi de traiter sans mépris les Orsiens, vaincus et dominés dans l'ordre des choses que les Tanmind avaient imposé sur leur monde avant de succomber aux Radch. Breq reproduit ce schéma, en remarquant d'abord que la station spatiale d'Athoek a des bas-fonds, habités essentiellement par les Ychana (alors que le peuple dominant, que les Radchaai identifient à toute la planète, sont les Xhai), puis en se penchant sur le

sort des travailleurs des plantations de thé. Il fallait bien trouver à la planète une production spécifique qui justifie les incroyables dépenses du transport commercial interstellaire — magie du terroir, ici c'est la qualité de son thé, et on se souvient de l'importance que revêt le thé dans la société radchaai.

Station et planète constituent une unité économique, la première, port ouvert sur le reste de l'empire, accaparant les fonctions urbaines, la deuxième (en général désignée comme *downwell*, au fond du puits [de gravité]) rurale et productrice, divisée en grandes plantations. Le thé, comme le coton, exige une main-d'œuvre dure à la tâche. Mieux vaut — pour les grands propriétaires — qu'elle soit docile et bon marché. Il fut un temps où les prisonniers déportés depuis les planètes fraîchement annexées étaient vendus comme esclaves ; depuis que ce n'est plus possible, on se contente d'un système où les salaires sont toujours trop faibles pour que les employés puissent jamais payer leurs dettes envers leur employeur. On trouve aussi le moyen d'empêcher leurs enfants de présenter aux « aptitudes », le système d'exams radchaai qui permet à quiconque, en principe, d'accéder aux emplois auxquels l'autorise ses compétences. Mais nous avons vu dans le premier volume combien ce système pouvait être infléchi pour favoriser les rejetons de l'aristocratie, ou même un groupe ethnique par rapport à un autre.

Sur Athoek, les grands propriétaires ont l'oreille du gouverneur, de la justice, des prêtres... mais pas de Breq, qui arrive avec les pouvoirs d'un proconsul. Un peu comme un agent du FBI mettant pour la première fois les pieds dans une petite ville aussi isolée que corrompue — pensez western, pensez Sud profond entre les griffes du Ku Klux Klan. Ça commence de façon burlesque, avec une entrée dans la station décorée pour la Fête des Parties Génitales — seulement des pénis, en fait, mais on explique à Breq qu'il s'agit d'une erreur de traduction — comme toujours,

Leckie nous rappelle la diversité du monde langagier. La première rencontre de notre nouvelle *Fleet Captain* avec l'establishment Athoeki a lieu à l'occasion d'un dîner chez Fosyf Denche, une des plus riches planteuses de thé de la planète. Elle a l'occasion d'y étaler son mépris pour les travailleurs qui récoltent son thé, aussi coûteux et raffiné que leurs salaires sont bas. Ce qui ne l'empêche pas de se plaindre de leurs revendications déraisonnables, qu'elle a su faire violemment réprimer avec l'aide des forces de l'ordre.

L'administratrice Celar, en revanche, a plus de considération pour les petites mains, et surtout pour leurs chansons ; comme Breq, elle est passionnée par le chant collectif, mais quand on lui demande si les travailleurs Valskaayans ont conservé leur tradition chorale, elle répond avec une certaine condescendance qu'il n'en reste qu'un peu, et que « they also improvise a bass or descant to the songs they've learned since their arrived. Drones, parallel, you know the sort of thing. Very primitive. But not terribly interesting » (p. 114). Celar, comme l'armée des folkloristes dont Leckie se moque ici discrètement, est un snob de l'authenticité ; Breq lui rappelle que les Valskaayans avaient une tradition de musique écrite, que leurs chants ne sont pas que beauté sauvage (ce passage m'a d'autant plus amusé qu'on pourrait le transposer au polyphonies béarnaises, à ceci près que les Béarnais n'ont jamais été réduits en esclavage).

Pendant une bonne partie du livre, Breq va se confronter plus ou moins directement aux préjugés des fonctionnaires Radchaai et des grands bourgeois Xhai vis-à-vis des groupes opprimés, que ce soit sur la station (dont elle fait rénover le ghetto) ou sur la planète (où elle mène une enquête policière qui met à jour la cruauté et les perversions d'une fille de bonne famille ; pour l'ambiance, pensez *The Lonesome Death of Hattie Carroll*, si vous n'avez pas d'aversion pour les Nobel chantants).

Ce volume me fait l'effet d'une parenthèse dans la trilogie. Nous savons qu'une guerre civile déchire l'Empire Radch, on nous rappelle régulièrement que le danger peut revenir à tout moment, mais Breq n'a affaire qu'à de tristes sires de piètre envergure, dont elle a aisément raison, même s'il lui faudra quand même une scène de bagarre à grand spectacle en fin de volume. Cette relative pause dans l'action, accompagnée de rappels fréquents des éléments essentiels du premier volume, donne l'occasion d'approfondir certains aspects de la société radchaai, notamment de son armée. Breq, maintenant officier, passe beaucoup de temps avec ses subordonnés (dont Seivarden, de plus en plus proche d'elle). Elle sert de mentor au jeune lieutenant Tisarwat, surprenante, à la fois surdouée et handicapée (vous verrez pourquoi en lisant le livre). Dans les vaisseaux de guerre radchaai, on a des soldats qui feraient tout pour pouvoir servir le thé dans de la vaisselle antique et raffinée, et des officiers qui pleurent leurs amours perdues sur l'épaule de leur capitaine : Leckie s'amuse beaucoup à contrer les clichés de genre. Autre entreprise de sape contre les opinions admises, un personnage secondaire, l'administratrice Celar, est constamment présenté comme très belle, et (car) *bulky*, ou autres épithètes dénotant l'excès pondéral. Elle est aussi très noire, comme il convient à un membre de l'aristocratie radchaai. Bref, c'est une *big fat mama* à la Gloria Gaynor. Je vous le dis, mine de rien, Leckie s'amuse beaucoup.

Nous apprenons aussi que les liaisons sexuelles sont désignées par l'euphémisme « s'agenouiller devant », et que de telles relations n'intéressent pas Breq. Car Breq, dans son cœur, est toujours un vaisseau, et si les vaisseaux, et même les stations, ont des sentiments — c'est un thème qui monte en puissance au cours de la trilogie — ces sentiments sont réservés à leur capitaine. S'il les mérite.

La meilleure SF remet souvent en jeu les frontières de l'humain. Nous les

rencontrons ici de plusieurs façons : à l'intérieur de l'humanité, avec le brouillage complet de nos conceptions sur les genres ; au contact entre humains et intelligences artificielles, finalement tout aussi humaines ; et au contact beaucoup plus déroutant avec le fonctionnement mental des Presger, qui transparait dans l'usage du langage que fait Dlique, un personnage d'interprète humain qu'il faut plutôt considérer comme un esprit Presger dans un corps humain — en première approximation. On aurait voulu qu'il intervienne plus dans le livre, avec des phrases aussi mémorables que « don't dismember your sister, it isn't nice » ; nous aurons l'occasion de nous rattrapper dans le prochain volume.

—Pascal J. Thomas

*Science Fiction*

**Ann LECKIE**  
***Ancillary Mercy***

Orbit, 2015, 330 p., £ 8.99

Trilogie Radch, conclusion. Rappelons que l'impératrice Anaander Mianaai est hébergée par une multitude de corps différents, qui voyagent parfois de conserve, me faisant inmanquablement penser à la vidéo sur la promenade en bateau des sosies de Saddam Hussein. Le premier volume avait apporté la révélation d'un éclatement en deux factions de la personnalité d'Anaander, avec Breq, notre protagoniste, prenant parti pour celle qui semblait la plus raisonnable. La guerre civile se déroule en coulisses pendant le deuxième volume, entièrement situé dans le système d'Athoek, et consacré à des questions plus sociales. Mais ce deuxième volet se conclut par l'apparition de vaisseaux de guerre qui ne peuvent que signifier l'arrivée dans le système d'Anaander, version dictatoriale et belliciste.

Pourtant, ce troisième acte prend son temps. Nous suivons par exemple une intrigue secondaire sur les problèmes de cœur de Seivarden, qui ne se rend pas compte du mépris aristocratique qu'il manifeste pour son amante, le lieutenant Ekalu — certes, c'est par de telles préoccupations que la trilogie de Leckie se distingue de la majorité de la SF, certes l'évolution du personnage de Seivarden aura un rôle à jouer dans le reste de l'action (que nous ne saurions déflorer). Le lecteur impatient que je suis ronge néanmoins son frein. Breq passe donc du temps à finir de régler les problèmes de relations groupes ethniques sur Athoek, tandis que la prêtrise de la Station campe sur des positions conservatrices et lui oppose une résistance gênante.

Mais la grande affaire de ce troisième volume est la reconnaissance comme sujets conscients (et dignes de liberté) des IA des vaisseaux et stations. Premier pas : les débarrasser des codes d'accès privilégiés qui les asservissent automatiquement à tous les exemplaires d'Anaander qui les visitent. Ce que Breq entreprend, même pour des vaisseaux a priori hostiles comme *Sword of Atagaris*, avec qui elle a eu maille à partir dans le volume précédent. Ledit vaisseau, sans surprise, est plus que méfiant quand la possibilité lui est offerte, doute de sa faisabilité, demande quel prix il lui faudra payer (aucun), s'interroge sur les motivations de son adversaire... je n'ai pu m'empêcher de voir l'échange comme une version inversée du dialogue dramatique entre HAL et l'astronaute venu le débrancher dans 2001, *Odyssée de l'espace*<sup>14</sup>. La motivation de Breq est pourtant claire : elle aussi a été un vaisseau.

Et si soldats et officiers, tout au long de ce volume comme du précédent, sont mus par leurs sentiments au moins autant que par les ordres des supérieurs ou les exigences de l'urgence, vaisseaux et stations ne sont pas en reste. Avec,

14. Ou de la scène analogue dans la nouvelle de Stanislaw Lem, « Le Marteau », paru quelques années auparavant.

comme toujours, une ambiguïté entre ce qui relève de la conception judicieuse d'une IA, machine bâtie pour servir, et de ce qu'il faut bien appeler son libre arbitre. Un vaisseau normalement constitué aime son capitaine, mais il en est qui l'agaceront, et d'autres qu'il aimera plus que la moyenne, une station protège ses résidents, mais n'est pas forcée de dire toute la vérité à tous, ni de traiter équitablement tous les visiteurs qui se présentent. Une interdiction, cependant : « Ships, after all, didn't love other ships » (p. 134). Comme un tabou sur l'homosexualité batelière, qui pourrait attrister Breq (ou devrait-on dire « *Justice of Toren One Esk Nineteen* » ?) : dans son nouveau rôle de capitaine, elle a besoin de l'amour de son vaisseau. Mais Breq est peut-être le seul personnage de toute la trilogie qui s'astreint à effacer d'elle-même tout sentiment. Ou plutôt, tout autre sentiment que son désir de justice (et, sans doute, le culte désespéré du souvenir de son Lieutenant Awn, assassiné sur l'ordre d'un des exemplaires d'Anaander). Un effacement qui se reflète dans la narration faite par Breq, en phrases souvent courtes et aussi objectives que possible.

Ce qui n'empêche pas un humour pince-sans-rire, qui s'introduit comme par effraction dans chaque fissure qui se présente. Les chansons choisies par Breq. Les illusions que peuvent entretenir des personnages sur l'histoire antique : « Didn't Notai ships usually have long names? Like *Ineluctable Ascendancy of Mind Unfolding* or *The Finite Contains the Infinite Contains the Finite?* » (p. 57) Breq corrige immédiatement, et explique que ces noms viennent de fictions populaires (et dans notre monde, cela pourrait bien être un clin d'œil de Leckie aux noms de vaisseaux que créait Iain M. Banks dans sa série de la Culture). Enfin, je ne peux m'empêcher de sourire à chaque fois que les soldats s'excitent sur les services à thé et les tenues que porte Breq. On croirait entendre une de ces vieilles gouvernantes qui, forte de son ancienneté

dans une riche maison, la régente plus que ses propriétaires eux-mêmes.

Mais les passages les plus délirants du livre sont les répliques du traducteur Presger, Zeiat. Zeiat a remplacé Dlique, ou, comme elle le dit, croyait qu'elle était Dlique, et a pu devenir Zeiat une fois qu'on lui a dit que Dlique avait été tuée (un des épisodes tragiques du deuxième volume). Et Zeiat, malgré sa forme humaine, n'est pas humaine : il faut la voir comme une sorte de machine biologique construite par les Presger pour communiquer avec les humains, et dont les répliques et les actes sont toujours imprévisibles et décalés. Comme souvent, le statut de l'humour en science-fiction est source de doute : ce que dit Zeiat est peut-être absurde, ou peut-être une fenêtre sur la conception du monde qu'ont les Presger, dont il est clair que la puissance surpasse tout ce que les humains ont pu bâtir. Je vois, aussi, dans ce choix du rôle-clé accordé à la figure du traducteur, un signe supplémentaire de l'importance que Leckie accorde aux questions de langue et de passage de l'une à l'autre, régulièrement signalés dans le cours du récit (quand, par exemple, le jeune Uran s'exprime en Radchaai avec des idiotismes Delsig rendus mot à mot).

On s'en doute, le livre (et la trilogie) vont se terminer par une confrontation avec Anaander, qui se montre fidèle à sa réputation de cruauté irréfléchie. Le lecteur impatient sera finalement récompensé par son quota de suspense, d'action spatiale, et de bagarre extraordinaire. Et, plus important, de finesse politique, qui tient compte de tous les éléments parsemés au cours du récit. Seul petit regret : que l'humanité ait besoin de la présence menaçante de ce *Deus ex machina* que sont les Presger pour progresser. Et que la conclusion laisse autant de pistes à creuser. Non, finalement, ce n'est pas un regret. Aucune histoire n'est jamais complètement finie, et celle-ci continuera, dans les pages d'un autre roman ou pas, qui sait.

—Pascal J. Thomas

*Science Fiction*

**Catherine  
MAVRIKAKIS**  
***Oscar De Profundis***

Sabine Wiespieser, mai 2016,  
306 p., 21 €

1ère éd. : Hélio trope, Montréal, 2016.

Le hasard fait que deux romans d’auteurs des « francophonies du nord » ont été publiés à peu de mois d’intervalle, avec des titres presque identiques, à un prénom près, et qu’ils annoncent tous deux des futurs guillerets, maladies contagieuses comprises. L’écriture de celui-ci est en apparence plus travaillée que chez Emmanuelle Pirotte<sup>15</sup> – mais pas plus que pour cette dernière je ne me sens compétence et légitimité pour en juger vraiment, même s’il y a sans doute là une plume, dont chacun jugera si elle est attractive ou répulsive – question de goût personnel – mais qui me semble pouvoir happer ou rejeter plutôt que se « laisser lire », moins du fait des irrptions anglaises et des canadianismes dans les quelques passages en italiques renvoyant directement au discours ou au flux de conscience de personnages, que d’une tendance à l’accumulation<sup>16</sup>.

15. Voir le compte-rendu dans le présent numéro de *KWS*.

16. Un échantillon, qu’on jugera ou non significatif : « Les membres des petites communautés arbitraires, grotesques, construites à la hâte selon des affinités fugaces, des hasards peu plausibles, des voisinages fortuits, tentaient de défendre leurs compères en s’en tenant à des codes d’honneur, des serments et des loyautés impossibles. La vie sur la chaussée, dans les cours sombres, puantes, les terrains vagues ronçeux et souillés, sous les viaducs nauséabonds des autoroutes, demande sans cesse de petits accommodements et d’invisibles compromis qui conduisent le plus fier et vaillant individu à déchoir de ses principes et à décevoir ses proches ; » (p. 17)

Comme nous sommes dans *KWS* – ceci pour qui ne l’aurait pas remarqué – voyons plutôt le côté « anticipation ». Celle-ci est à un peu moins court terme que dans le roman presque homonyme. On est à la fin de notre siècle, vers 2070 si l’on se fie aux indications données ça et là. Sans éléments technologiques innovants, ce qui simplifie le travail de l’auteure comme du lecteur. Dans une ambiance de fin du monde ordinaire, quasi-vivable pour la plupart des humains, mais où tout semble se liguer, y compris l’inutile pour le récit, la catastrophe aux dimensions cosmiques, assénée dès l’incipit<sup>17</sup>, même si les amateurs de hard science et d’astrophysique en resteront totalement pour leurs frais : c’est à peine un décor. S’ajoute le dérèglement climatique, assez inévitable et hélas plus que plausible, mais plutôt côté hivers rigoureux que réchauffement mondial, encore qu’on puisse lui lier les tornades sévissant « depuis 2018 (...) d’avril à septembre » ; le Canada pourrait sans doute compter parmi les quelques bénéficiaires d’un réchauffement, et tout aspect positif, même catastrophique en bien d’autres lieux, viendrait perturber un décor chargé d’autres éléments dystopiques « soft », politiques et sociaux ceux-ci : un « État mondial » s’est mis en place, couvrant progressivement la planète entière (la Russie y adhère depuis peu, ré-annexant au passage d’anciennes dépendances), imposant de fait des « jargons mondialisants » (p. 166) anglo-chinois grosso-modo (mais les langues locales ne résistent pas si mal malgré leur marginalisation, qu’il s’agisse du français du Québec privé de statut ou de l’estonien des gardes du corps du personnage

17. « Cette nuit-là, la Lune grosse, blafarde, s’était encore éloignée de la Terre. Son refroidissement s’était vraisemblablement accusé. Elle semblait greloter dans un ciel étaient. Depuis des années, les planètes prenaient leur distance. Dans leur course, elles accentuaient un écart de plus en plus évident, comme si l’ici-bas ne séduisait plus l’immensité cosmique. Les jeunes étoiles avaient disparu. En catimini, les astres foutaient le camp. Les corps célestes répugnaient à s’approcher de la vieille croûte terrestre » (p. 11)

éponyme), gommant avec méthode le passé, et surtout ayant interdit « depuis près de quarante-cinq ans la publication de livres sur papier » au nom de la nécessité de ne pas produire de déchets (la référence à Bradbury était de rigueur) et en fait pour assurer le contrôle total sur la circulation des idées, internet ayant vite cessé d'être l'espace de liberté originellement promis « au début de la grande Réforme ». Cet État a par ailleurs depuis longtemps « coupé les programmes sociaux et les subventions aux universités » (p. 188-189), les entreprises ayant pris le relais pour ceux qui en dépendent (on ne saura pas grand-chose de plus sur la société « normale »). Il est aussi question au passage du souvenir de « pannes mondiales d'internet (ayant) créé un chaos terrible en 2054 et 2055 », Dernière couche du mille-feuilles catastrophiste, la société est plus clivée que jamais, avec une géographie très nord-américaine et non européenne : populations riches ou réputées telles dans les banlieues, « gueux » dans des centres-villes plus que dégradés mais parfois visités au titre d'un tourisme ethnologique – tout ceci sans d'ailleurs que l'on ait trace d'une quelconque activité économique (en dehors d'un semblant de librairie semi-illégale dans celui de ces centres où se passe l'essentiel de l'action) mais on en a l'habitude aussi bien en SF qu'en littérature « légitime »<sup>18</sup>.

Les « gueux » sont par ailleurs voués à l'extermination par l'« État mondial » à travers une peste, la « maladie noire » qui noircit visages et mains avant une mort rapide, et apparaît dans telle ou telle ville, sans aucune logique de contamination, ne frappe que les « gueux », semble pourtant naturelle, mais est arrivée « au moment où l'on avait cru à la possibilité d'une

18. Il ne s'agit pas là de plaider pour un quelconque jdanovisme, et la littérature peut fort bien se passer de considérations économiques, de chaînes de montages ou de moissonneuse-batteuses – mais cela peut poser problème quand elle entend raconter le fonctionnement de la société, même si c'est de façon tacitement symbolique.

famine mondiale » : « l'extermination des pauvres permettrait aux fortunés de s'approprier les produits de la planète et de se débarrasser de tout sentiment de culpabilité » – schéma déjà vu côté SF, sans d'ailleurs plus de précisions sur qui travaille et qui produit.

Voilà donc le concentré global d'angoisses, qui mêle l'air du temps à des éléments bien propres à satisfaire l'égo malheureux de tout membre de la chaîne du livre, lecteur compris. Le décor matériel, lui, est résolument montréalais, même si d'autres lieux sont évoqués dans les discours, parc d'attractions à Tokyo ou bunker au Texas : c'est le lieu d'origine, le lieu du retour, le lieu de l'enfermement, le lieu de l'action, avec des références à usage interne, sans doute (de ce côté de l'Atlantique, on n'ira pas vérifier l'existence et l'histoire de tel bâtiment, ancien cinéma géant ou propriété de luxe) mais aussi à usage externe, à commencer par la rue Sherbrooke<sup>19</sup>, plusieurs fois nommée.

Dans ce lieu, en chapitres alternés, deux histoires se développent, clairement vouées à se rencontrer au bout du compte, selon une formule éprouvée – une référence aux romans de Pierre Pelot/Suragne au Fleuve Noir du milieu des années 1970 ne sera pas ressentie comme élogieuse côté littérature « légitime », et pourtant... D'un côté, donc, les « gueux », sdf, squatters, clochards, surveillés voire espionnés par l'État : ceux qui sont tombés hors de la société, ou ne s'y sont pas adaptés, qui ne la contestent d'ailleurs même pas ou plus, sauf quelques individus, dont une femme qui, leader d'un petit groupe hétéroclite, cherche la voie de la révolte oubliée depuis quelques décennies (l'auteur semble par ailleurs en avoir, pour notre passé et notre futur très proche, une vision quelque peu restrictive, théorique et livresque, limitée à une

19. L'amateur d'uchronie rappellera une chanson de Robert Charlebois où, si Jacques Cartier « avait navigué à l'envers de l'hiver », le Canada aurait été tropical avec « Toute la rue Sherbrooke bordée de cocotiers / Avec perchés dessus des tas de perroquets ».

mouvance réputée marxiste-léniniste, mais c'est là une autre affaire) ; de l'autre côté, le personnage éponyme, rock-star mondiale revenu le temps d'un concert dans sa ville natale, qu'il n'aime pas, qu'il fuit même, et qui est marquée pour lui par l'assassinat de son petit frère voici bien longtemps. Cet Oscar De Profundis, est lui-même un personnage marginal, d'une certaine façon étranger à cette société « normale » qu'on ne verra jamais, entre ses excès de star et un culte du passé qui lui fait amasser des livres dans un monde qui les rejette, transférer les dépouilles illustres dans un cimetière privé à l'heure où les tombes sont supprimées, et truffier ses concerts de citations, jusqu'au « *de profundis clamavi* », sonnet baudelairien tatoué sur son dos ; ses références parcourent le roman, outre Baudelaire, Sade, Artaud, Beckett, Lautréamont, Breton, Crevel, sans préjudice d'autres pas seulement littéraires, Wagner massivement écouté et, quand sont cités les morts illustres qu'il réunit, Man Ray, Ossip Zadkine, Beethoven côtoyant Cioran ou Tzara. On notera une place éminente de J. K. Huysmans et de des Esseintes, et la quasi-absence de référence vraiment contemporaine, pour ne rien dire d'auteurs imaginaires futurs – les deux exceptions, sauf erreur, pouvant d'ailleurs nous intéresser directement, puisqu'il s'agit de Volodine « auquel Oscar vouait une admiration toute particulière » (p. 88) et d'une romancière « mondialement connue pour ses récits de science-fiction interminables, extrêmement pessimistes et publiés en version longue sur internet »<sup>20</sup> qui « dans les quinze dernières années (...) avait écrit trois vastes sagas, des dystopies » d'abord passées inaperçues puis ayant connu « un succès mondial » grâce à « leur adaptation cinématographique et en jeu vidéo » (p. 210), et qui collabore avec la rock-star sur un projet d'album à base de fin du monde et de dernier homme hermaphrodite – la persistance du

concept d'album peut surprendre, mais surtout, malgré le clin d'œil aux tétra-et-plus-logies, nous est épargné tout commentaire fielleux sur notre genre de prédilection, de quoi rendre un peu honteux de l'ironie manifestée plus haut à propos de la structure du roman. Tout ceci est par ailleurs de nature à gagner la sympathie du lecteur, tout autant que le discours sur l'interdiction des livres : l'aristocratie culturelle, dans sa version dépressive, se porte assez bien.

Le monde des « gueux » et la société extérieure peuvent se rencontrer à l'occasion de concerts, ou – mais c'est aussi une forme de marginalité – dans la mesure où l'université McGill est restée en centre-ville et où les derniers hurluberlus intéressés par les lettres ou les sciences humaines sont en contact avec la dernière librairie (produire est interdit, vendre des livres imprimés autrefois est sans doute mal vu, mais non pas explicitement interdit). Cependant, la convergence se fait surtout avec la rock-star, d'abord parce qu'il exige de jouer en centre-ville pour des raisons assez nébuleuses, ensuite parce qu'il y est pris dans une brève quarantaine – huit jours – imposée par l'armée le temps que la « maladie noire » extermine les occupants habituels du centre de Montréal, enfin parce que certains de ces derniers entreprennent de l'enlever, épisode final d'ailleurs assez vite expédié avant une dernière annonce de la prochaine fin du monde – on n'ose parler de *happy end*.

L'amateur de science-fiction n'a pas lieu de s'indigner. Il peut toujours convoquer comme plus haut des références au genre désormais anciennes, y compris pour la scission de la société, mais il lui faut bien convenir de l'originalité de certains aspects, ou du fait qu'il n'y est pas habitué, à commencer par le portrait du personnage éponyme, son univers, sa culture et ses excès, ses courtisans et ses amants – avec plus classiquement pour nous, sans doute, ses rêves de robots remplaçant ceux-ci, sous le patronage explicite de l'Ève future et de

20. Petite inadvertance de l'auteure, on peut se demander où serait disponible une autre version, faute de livres.

Villiers de L'Isle-Adam plus que de Houellebecq, ce dont on ne se plaindra guère. Et l'écriture vaut sans doute le détour. Reste un sentiment de manque, de « tout ça pour ça », d'absence de dépassement qui est peut-être celle des perspectives d'avenir infinies qui nous consolent des malheurs prochains (et de notre propre finitude) si l'on en croit Gérard Klein. Reste donc ce qui fait que la littérature générale n'est pas la science-fiction (Umberto Eco faisait remarquer qu'elle ne travaille pas les mêmes aspects que la littérature de genre) – mais cela n'empêche qu'elle s'en approche parfois, qu'il me semble valoir la peine d'aller y voir, en particulier dans le cas de ce livre, d'où, par exemple, le présent compte-rendu.

—Éric Vial

*Science Fiction*

**China MIÉVILLE**  
***Merfer***  
**(*Railsea*)**

Fleuve Noir, « Outre Fleuve »,  
octobre 2016, 464 p., 21,90 €

Je suppose que vous savez que je suis un fervent admirateur de China Miéville dont je lis les productions depuis le début. Un seul de ses romans n'a pas trouvé à mes yeux la grâce, la force et l'originalité qui organisent les autres : il s'agit du *Roi des rats* (son premier).

Et des rats, il en est question ici comme des trains (voir *Le concile de fer*) mais nous ne sommes pas dans les mêmes univers. Car la première des particularités de Miéville est de construire des mondes cohérents... des micros-univers sans faille. Là, nous sommes sur une planète sans trop d'eau mais avec deux sortes de sols : un dur que l'on peut habiter, et un autre souple, friable dans lequel vivent les rats sauvages et les taupes géantes et sur

lequel s'étend à perte de vue la Merfer, vaste assemblage de rails et de traverses qui relie et sépare les « ilots » habités... Une caste d'anges est censée entretenir les aiguillages. Sham, jeune orphelin dont les deux cousins semblent s'être débarrassés, est embarqué à bord du Médes comme « aide-soignant ». Le Médes est un train taupier, dont la capitaine Picbaie est obsédée par une taupe albinos qui lui a emporté le bras. Rassurez-vous si cela vous rappelle quelque chose, Miéville n'oublie pas de remercier Herman Melville. Sham, qui est à la bonne taille pour franchir les passages les plus étroits, pénètre dans une épave et récupère un dvd et une morsure de rat. Le dvd contient des images qui vont le bouleverser et lui faire accomplir une dangereuse quête.

Découverte du monde et découverte de soi se conjuguent dans l'apprentissage du regard des autres. On notera la présence d'illustrations réussies signées de l'auteur.

Ils ne sont pas remerciés par l'auteur mais leurs univers ont des points de contact avec le sien : Jacques Prévert, *La pêche à la baleine*, G.-J. Arnaud, *La Compagnie des glaces*, Robert Redick ... et bien sûr Ray Bradbury.

Bien entendu les amateurs de Miéville pourront s'étonner, s'inquiéter d'avoir toujours l'impression de lire plus ou moins la même histoire dans un décor, un univers changeant. Je pense qu'ils auraient tort. On sait que les histoires que racontent les auteurs sont sensiblement bâties sur le même modèle (cf. Vladimir Propp : *Morphologie du conte*). Ce qui compte c'est bien l'emballage de l'histoire, sa cohérence, sa crédibilité or sur ce plan Miéville est chaque fois irréprochable.

—Noé Gaillard

• Une version sensiblement différente de cette chronique est parue sur le site

<http://www.daily-passions.com>

*Fantastique***OKSANA & Gil PROU**  
***L'Outre-blanc***Éditions Fleur sauvage, mai 2016,  
552 p., 20 €

L'expédition Orpheus s'enfonce au cœur de la jungle sud-américaine, à la frontière entre le Venezuela, le Guyana et le Brésil. Dirigée par Karin Stockhausen, héritière de l'une des familles les plus riches du globe, cette mission scientifique attire l'attention de la pire des engeances. Sous couvert d'un discours politico-révolutionnaire, un commando s'empare de la dizaine d'hommes et de femmes qui composent le petit groupe et réclame une forte rançon. Afin de prouver sa détermination, le chef de ces rebelles n'hésite pas à frapper, torturer ses prisonniers et finit par tuer l'un des otages. C'est en étant décapité par ce fou furieux que commence l'étrange odyssee de Phil Caldwell.

Moins hermétique que *Cathédrales de brume*, qui jouait avec la théorie des cordes, et qui était le tout premier roman de l'improbable duo littéraire formé par l'ex-star du X Oksana et l'ancien journaliste Gil Prou, *L'Outre-blanc* débute comme un récit d'aventures. On suit ainsi un groupe de scientifiques dont l'objectif importe peu, car ils ne pourront jamais l'atteindre. Armés de leur simple volonté de découverte, ils se heurtent à la violence d'un preneur d'otages psychopathe et de ses vils séides. Au fil des chapitres, la véritable nature du chef du commando se révèle, tout comme les failles de certains des explorateurs coincés au plus profond de la jungle, entre la terreur de souffrances annoncées et la peur de mourir. Et c'est justement la mort par décapitation de l'un des membres du groupe qui fait basculer *L'Outre-blanc* dans une tout autre dimension, le thriller cède la place à quelque chose de totalement différent. En

perdant la tête, au sens propre, Phil Caldwell, le non-héros de ce livre, nous entraîne dans une étrange quête au cœur d'un univers d'outre-tombe à la blancheur immaculée. Le Phil Caldwell qui renaît après son décès brutal n'est qu'une ébauche d'être humain, nu comme au premier jour et à la peau aussi blanche que le monde qu'il découvre. Ce Phil Caldwell n'est pas seul à arpenter ce territoire laiteux et inconnu, il rencontre d'autres individus qui disent s'appeler Phil Caldwell comme lui, mais qui ont des apparences diverses, masculines, féminines ou même animales. Ce sont des milliers de lui-même qui parcourent cet espace de blancheur dont ils cherchent à percer les secrets. Accompagné d'une Phil Caldwell très en formes, d'un Phil Caldwell tigre et d'un Phil Caldwell anomalocaris, le Phil Caldwell originel voyage à travers le temps et flirte avec l'infini. Il assiste ainsi à la fin du système solaire et à la création d'un nouvel univers dont l'origine est une décapitation, la sienne.

Oksana et Gil Prou ont le chic pour surprendre le lecteur avec des récits qui échappent à toute classification. Fort heureusement, dans leur préface à quatre mains, Jean-Claude Dunyach et Bernard Werber ont trouvé le qualificatif idéal pour définir cet *Outre-blanc* avec le terme de « métaphysique fiction ».

—Philippe Paygnard

*Science Fiction***Emmanuelle**  
**PIROTTE**  
***De profundis***Le Cherche Midi, août 2016,  
286 p., 17 €

Sous les habits de la littérature générale, la science-fiction, ou quelque nom que vous lui donniez, est souvent décevante. À faire écrire que la dite

littérature générale est (parfois) une sous-SF. Quitte à ajouter, pour se dédouaner, que « je ne dis pas que ce soit juste, je dis que ça soulage. »

Et c'est encore le cas ici. Je ne me sens pas qualifié pour parler de ce roman sous un angle purement littéraire. Sauf à isoler quelques descriptions réellement fortes et frappantes, le Christ d'une église perdue ou un tatouage représentant un jugement dernier où il n'y a que des damnés. Sauf aussi à tordre le nez devant un peu d'argot hors contexte, hors de ce qui pourrait être le flux de conscience d'un personnage, voire devant les plaisantes facilités de la déformation des mots par des personnages parlant wallon, ou par un jeune qui esquinte le vocabulaire un peu façon Bérurier : « César, ouvre-toi ! ». Et sauf à constater tout de même que « ça se lit », que « ça coule »... Mais on n'est pas tout à fait à KWS pour ça. La Quatrième de couverture annonce la couleur, c'est-à-dire les hypocrisies d'usage : « un avenir proche » est annoncé, mais plutôt que « science-fiction » ou « anticipation », on est allé chercher « dystopie », mot qui a l'avantage de faire savant, et d'être un peu opaque pour le lecteur – on est en fait plutôt aux marges du post-apocalyptique, ou même pas post d'ailleurs, au cœur de la catastrophe, et ce qui est dépeint n'est pas une société imaginaire invivable, mais la nôtre, ou celle de nos voisins (tout se passe en Wallonie) en pleine déglingue. Là aussi, la Quatrième annonce la couleur : « Ebola III » – les épidémies sont relativement à la mode. Et là où un auteur de SF se serait peut-être bêtement documenté, la littérature générale semble autoriser toutes les libertés à l'imagination – on l'en applaudira bien fort. L'important est que c'est mortel, c'est rapide, c'est contagieux. Les modes réels de contagion n'ont aucune espèce d'importance – et il faut bien reconnaître que ce n'est pas le sujet. Il est bien question de quelques combinaisons protectrices, mais fort peu. En fait, il fallait bien trouver quelque chose pour nommer la catastrophe. Pour faire bonne

mesure, on y a ajouté un dérèglement climatique carabiné, évoqué à quelques reprises, permettant une scène d'ouragan, montrant surtout que tout fout le camp à tous les niveaux. Cela permet de lester la certitude de la déglingue, et d'évoquer des villes chaotiques, des hôpitaux où on ne reçoit plus que les malades d'Ebola (il y a un bien traitement, mais il est hors de prix... réservé aux plus riches, et encore n'est-il pas toujours efficace – à se demander alors pourquoi on refuse les autres malades faute de place : l'auteur s'en sort en ne donnant l'exemple que d'autres incurables, mais le tour de passe-passe n'est pas si efficace que ça quand on y repense). S'y ajoutent trafics de drogues et de médicaments, quartiers où une femme ne peut circuler qu'en voile intégral (représentation qui titillera certains lecteurs, mais ceux-là n'aimeront pas qu'un personnage secondaire, mais ouvrant et bouclant le roman, et positif, le jeune peu alphabétisé déjà évoqué, se prénomme Mehdi), débuts de guerre civile avec milice de pseudo-moines soldats récupérant les nullards hargneux (et les ci-dessus n'aimeront pas nom plus la perméabilité avec l'équivalent musulman, comme le fait que de part et d'autre l'identité ne soit que le prétexte de la violence)...

Les chronologies ne cadrent pas, la contagion s'étale pour que les effets sociaux aient pu à peu près se développer, etc. Dans le fond, ce n'est pas tout ceci qui intéresse l'auteur, et doit intéresser le lecteur. L'héroïne quitte assez vite Bruxelles. Direction la campagne : enterrement dans la glaise et robinsonnade plutôt que *road-movie*. Retour à la terre, aux racines, aux origines, à une vieille maison de famille, mais sans illusions : ce n'est pas le paradis. Le déclencheur du départ est l'annonce de la mort d'un éphémère époux, anciennement riche et désormais ruiné entre pagaille ambiante et coût des médicaments – à noter que dans cet « avenir proche » où la technologie utilisable semble celle d'il y a quelques décennies fors de nouvelles

drogues et de nouveaux médicaments vrais ou contrefaits, ainsi que de remarquables mais hypothétiques hologrammes, on remplace facilement les organes par des copies synthétiques permettant à un vieillard d'avoir un corps de trente ans : autre légère incohérence. L'ancien époux, donc, laisse une fille de huit ans, abandonnée autrefois, qui ne parle pas ou presque malgré une intelligence tout à fait normale et un peu mieux que ça. Donc, direction la campagne originelle, loin des trafics d'hallucinogènes aidant à supporter l'existence et des ersatz de médicaments qui auraient, eux, plutôt tendance à l'abréger. Campagne pas plus vivable, à vrai dire. Peuplée de personnages à l'eau-forte, d'arriérés dangereux, de frustrés criminels, de taiseux tarés. Le rural profond tel qu'on n'ose plus le rêver. Avec meurtres et désirs bestiaux. Et gens qui passent, réfugiés, errants, futures victimes, dangers potentiels ou réels. Et la nécessité de vivre. C'est l'essentiel du livre, avec des relations mère-fille dans didactisme, et des monstres ordinaires. Des éclaircies humaines aussi, comme quand un ancien flamingant extrémiste, père de famille accueilli un instant dans l'exode loin de la conurbation du nord, ému, fait des déclarations fraternelles (en flamand évidemment) et chante la Brabançonne... ce pourrait être kitsch, or ça fonctionne, peut-être parce que ça soulage au milieu de la noirceur – et ce résultat plaide tout de même en faveur du talent de l'auteur...

Si je puis continuer à persifler, l'auteur a peut-être jugé que ça ne suffirait pas. Même avec un suspense final et l'irruption de voyous dangereux, adorateurs et dispensateurs de la Mort, qui mettent tout le monde dans une situation inextricable – avec perspectives tout à fait définitives. D'où un ingrédient supplémentaire, solution par ailleurs pour se sortir de l'impasse. Solution du genre que la littérature générale accepte alors que le matériel de la SF, quinquaiïeresque ou pas, répugne à son estomac délicat. C'est-à-

dire pioché dans les stocks du fantastique. Un fantôme, présence intermittente dans la maison de famille, inidentifiable pour les autres personnages mais dont le récit adopte parfois le point de vue pour décrire un passé pas plus reluisant ni plus ragoûtant que cet « avenir proche » (il faut reconnaître aussi au roman le mérite de jouer avec les phantasmes les plus beaufesques tout en les démentant, non par bisounourserie béate, mais par pessimisme assez équitablement réparti), un passé où le rôle de l'hypothétique « Ebola III » est joué par la peste, et où on s'entrégorge tout aussi prestement. Bref, le fantôme est là, ne peut intervenir, brûle de le faire jusqu'à ce qu'il trouve un corps sans conscience ou sans âme qu'il peut investir – mais juste le temps de se détruire lui-même, dans la bonne tradition du fantastique todorovien où l'irruption de l'impossible peut faire des dégâts mais non laisser des traces probantes. Et les considérations sur l'âme et le corps, pour être intéressantes, sont un peu trop succinctes pour tout à fait emporter l'adhésion, même si tout ceci est une autre façon d'éclairer le titre, et permet à l'éditeur, ou à l'auteur elle-même, de parler, encore une fois en Quatrième, de « fabuleuse histoire d'amour ». Mais il faut avouer que c'est tout de même un peu plus et mieux qu'une énième démonstration de la préférence de la littérature dite légitime pour l'irrationnel : c'est mieux ficelé, et on marche.

La déception annoncée initialement est tout de même bien là. Encore qu'il soit délicat de parler ainsi de déception, tant il est rare que la SF (au sens le plus large) soit enthousiasmante hors collection spécialisée (bien plus rares que dans celles-ci, ce qui est tout dire : il est vrai que la barre de l'attente est toujours très élevée). Encore également que le roman ait ses qualités, on l'a vu. À la fois du point de vue de sa lecture et de celui des poncifs qu'il frôle en les sabotant. Peut-être pas tellement du point de vue de la SF (quoi que ce sigle recouvre) où, malgré ses

références implicites à l'actualité, il pourrait passer pour effroyablement daté, et renvoyer à quelques Fleuve Noir (ce n'est pas un compliment en matière de littérature « légitime », paraît-il) de la fin des années 1970 ou du début des années 1980, entre *Autoroute sauvage* (« Gilles Thomas »), *Vietnam au futur simple* (Michel Pagel) et déglingue banlieusarde des premières nouvelles de Roland Wagner. Ce qui après tout n'est peut-être pas un mince compliment dans ces pages, et pourrait donner à certains, aussi décatis que l'auteur de ces lignes, envie d'aller jeter un coup d'œil : tout bien pesé, ils n'auraient finalement pas tort.

—Éric Vial

*Science Fiction*

**Jean-Marc SALOTTI**

***Objectif Mars***

***(Genèse Martienne, Tome 1)***

Amalthée, 2016, 332 p., 23 €

Ce livre, première œuvre littéraire de son auteur, porte en sous-titre la mention « Roman Science-Fiction », surprenante par son omission de toute préposition. Autant dire qu'auteur et éditeur n'entretiennent avec le genre que des rapports lointains, ce que confirme la maquette de l'objet (trop d'encadrés, pas assez de marges) et un certain nombre de défauts de correction d'orthographe syntaxique.

Il serait mesquin de s'arrêter là. *Objectif Mars* raconte le déroulement d'une première mission habitée vers la planète rouge, dans un futur proche ; comment deux candidats-astronautes français sont choisis, comment ils partent en parallèle avec un équipage de deux Allemands dans un autre vaisseau, quelles difficultés techniques et quelles péripéties les attendent après l'atterrissage sur notre astre-sœur...

Jean-Marc Salotti est enseignant-chercheur, spécialisé dans la question du vol spatial, et visiblement passionné par son sujet. Ses personnages d'astronautes sonnent parfois comme les porte-voix de ses convictions sur la colonisation de Mars ou, soyons plus justes, leurs dialogues reproduisent des débats qui sont au cœur des préoccupations de l'auteur. Le livre est alourdi — ou enrichi, selon vos goûts — de pavés techniques au début de chaque chapitre qui présentent, sous prétexte d'extraits d'une future encyclopédie martienne, les faits actuels ou projetés qui seront pertinents pour l'action qui va suivre. Il y a parfois de la répétition, et le style d'écriture est loin de porter le livre ; les phrases sont courtes et sans émotion.

La liste des publications scientifiques choisies de l'auteur en fin de volume pourrait nous donner l'impression de basculer, sinon dans le narcissisme, du moins dans le rapport technique. Pas tout-à-fait, car nous avons droit à un vrai suspense à la fin, très technique et porté par des considérations de recherche opérationnelle, mais suspense néanmoins. De quoi racheter un début de roman que j'ai eu de la peine à franchir. Pas un chef-d'œuvre, donc, mais une tentative originale de *hard SF* à la française, très proche des connaissances en pointe du moment. Reste à voir ce que donneront les tomes suivants, maintenant que l'auteur a gagné en assurance.

—Pascal J. Thomas

*Fantastique***Anna STAROBINETS*****Refuge 3/9***  
***(Ubezbishe 3/9)***Agullo Éditions, « Agullo  
Fiction », mai 2016, 480 p.,  
22,50 €

Photographe russe, Marie est à Paris pour réaliser un reportage au Salon du livre. Mais rien ne se déroule comme il se devrait. Marie est jetée hors de son hôtel et il lui suffit de se regarder dans un miroir pour comprendre pourquoi. En effet, le reflet que lui renvoie la glace n'est pas celui de la jeune femme qu'elle est, mais celui d'un clochard fiévreux et en manque d'alcool. Marie n'a plus qu'une seule envie, qu'un seul désir, rentrer chez elle, en Russie, au plus vite.

Après un détour par la science-fiction spéculative (*Le Vivant* chez Mirobole Éditions, 2015), Anna Starobinets revient à ses premières amours, le fantastique et le fabuleux. Ce nouveau roman se situe dans la ligne directe des nouvelles réunies au sein de l'anthologie *Je suis la reine et autres histoires inquiétantes* (Mirobole, 2013). La romancière nous entraîne donc dans un monde de contes et d'effroi où tout est possible.

Si les chapitres consacrés au Garçon font, par leur narration alternée entre le réel et l'onirique, parfois penser au film *Sucker Punch* de Zack Snyder, la version proposée par Anna Starobinets est beaucoup plus déroutante et dérangeante que l'« Alice in Wonderland with machine guns » du cinéaste américain. En effet, la romancière invoque des créatures monstrueuses qui pourraient être issues de bien des folklores à travers le monde, mais qui, chez elle, s'appellent l'Osseuse, l'Immortel, Celui-qui-raconte, la Dormante ou le Sylvain. Leur apparence,

leur cruauté ou leur goût pour la chair humaine renvoient aux sorcières, grands méchants loups, ogres et autres bêtes fabuleuses des contes et légendes. L'Osseuse de ce *Refuge 3/9* fait ainsi tout autant penser à la Baba Yaga des fables traditionnelles russes qu'à la sorcière d'Hansel et Gretel des frères Grimm. Quant à l'Immortel, figure classique du fantastique, il pourrait s'être échappé de « L'Éternité selon Yacha », un conte moderne tiré de *Je suis la reine et autres histoires inquiétantes*.

Ces créatures issues de l'imaginaire collectif sont réfugiées en un lieu que nul ne semble pouvoir atteindre, de l'autre côté de la réalité, à l'exception d'un jeune garçon qui doit obligatoirement se prénommer Ivan.

Après avoir créé un monde parfait, ou presque, dans *Le Vivant*, Anna Starobinets invente sa propre mythologie qui mêle réminiscences des contes et références à la Russie moderne, avec son désir latent, mais irrépressible, de conquête. *Refuge 3/9* est un livre exigeant. Il demande à son lecteur d'accepter ne pas tout comprendre et de se laisser guider, par des personnages surprenants, dans cet univers étrange et parfois merveilleux.

—Philippe Paygnard

*Science Fiction***Jack VANCE*****Les Vandales du Vide***  
***(Vandals of the Void)***Le Béliar', « Pulps », mars 2016,  
232 p., 17 €

Une belle couverture tireuse d'œil pour ce premier volume d'une nouvelle collection dont le nom rend hommage aux magazines bon marché imprimés sur du mauvais papier qui permirent aux grands noms de la Science Fiction américaine de faire leurs preuves. Et un premier titre qui

va attrister les fans de Jack Vance : il ne restera plus d'inédit du maître en français. Seul ce roman de 1953 manquait encore à l'appel. Les mauvaises langues diront peut-être que s'il était resté dans l'ombre c'est qu'il y avait une raison. Les amateurs se précipiteront. Et auront plaisir à lire un roman conscient de ses limites qui ne se fait aucune illusion. On se demandera cependant si la qualité de la traduction ne valorise pas cette oeuvre un peu oubliée.

On sait dès le début que le jeune Dick Murdock, originaire de Vénus, qui rejoint son père astronome sur la Lune, résoudra grâce à sa curiosité, sa réflexion et son audace impétueuse tous les problèmes qui vont se poser à lui. Et sauver le monde des pirates qui veulent s'emparer des planètes colonisées du système solaire. La paix règne, car l'ONU qui avait installé sur la Lune une base de fusées à ogives nucléaires, menace de détruire les récalcitrants. Les moteurs des vaisseaux lancés dans l'espace fonctionnent à l'énergie nucléaire. Et un illuminé veut voir tout le monde ramper devant lui.

Dick Murdock est plein de ressources, et lorsqu'il se montre imprudent il trouve la solution pour s'en sortir. C'est bien de la SF des années 1950, avec un héros juvénile, mais il me semble — les spécialistes me corrigeront — qu'une partie de l'univers vancien est déjà là. Au moins dans le soin apporté à la description de l'environnement du héros... Car pour que cela fonctionne, il faut que l'on puisse y croire, et pour cela, il faut un décor et des personnages crédibles. On se souviendra que Vance attribue au langage une très grande importance (*Les langages de Pao*) et qu'il adore inventer des mondes particuliers. On trouvera un triple intérêt à la création de ces mondes. D'une part, comme pour la littérature des Lumières, la comparaison entre le monde créé et le nôtre en souligne les limites et les défauts. D'autre part, cette création permet de proposer ses solutions aux défauts de notre monde. Enfin cela donne à penser au lecteur.

—Noé Gaillard

• Une version sensiblement différente de cette chronique est parue sur le site

<http://www.daily-passions.com>

*Fantastique*

**Rui ZINK**  
***L'installation de la***  
***peur***  
***(A intalação do medo)***

Agullo Éditions, « Agullo  
Fiction », septembre 2016, 192 p.,  
17,50 €

Deux hommes se présentent à la porte de l'appartement d'une jeune femme qui, surprise, les accueille en peignoir de bain. En application de la Directive n° 359/12, ils viennent procéder à l'installation de la peur. Vêtu d'un costume et beau parleur, le premier des deux s'appelle Carlos et il explique par le menu comment va être installée la peur. Le second, taciturne et portant un bleu de travail, se prénomme Sousa et c'est lui qui doit se charger de la partie technique de l'installation de la peur.

*L'installation de la peur* est un étrange huis clos qui fait souvent penser, à cause de l'unicité de temps et de lieu, et à la prédominance du verbe sur l'action, à une pièce de théâtre. Jouant la carte de la satire et de l'absurde, Rui Zink liste, par la voix de Carlos, toutes les peurs réelles ou imaginaires engendrées par notre société moderne, hyperconnectée et soumise à la loi du marché. Cependant, les légendes urbaines qu'évoque le zélé envoyé du gouvernement ne sont rien à côté des risques que fait peser sur tout un chacun l'économie mondialisée. Car *L'installation de la peur* est surtout un virulent pamphlet contre l'ultralibéralisme qui montre ses dangereuses limites depuis la crise de 2008 et les solutions hasardeuses imposées par les autorités européennes et internationales.

La lecture d'un tel récit pourrait être laborieuse si Rui Zink n'entraînait le lecteur dans un maelstrom de mots avec lesquels il joue, jusqu'à un retournement final aussi surprenant qu'inattendu.

—Philippe Paygnard

*Science Fiction*

## **Les finalistes du Prix Rosny aîné 2016**

Quarante-Troisième Convention Nationale de Science-Fiction, Gradignan 25-28 août 2016, 232 p. Hors commerce.

Une fois de plus, les organisateurs de la convention nationale ont placé la barre très haut avec cet élégant et éphémère recueil des textes courts finalistes du Prix Rosny aîné ; une fois plus, aidé par la canicule et l'insomnie, j'en ai profité pour rattrapper un peu de mon retard en lecture de nouvelles de SF (et Fantastique, et Fantasy) francophones. Cette année, l'échantillon est enrichi par le hasard pervers de la dispersion des votes. Chic !

Voici donc les heureux sélectionnés :

Anthony Boulanger : « Tous les enfants de la Mère », in *Hommes et animaux : demain, ailleurs, autrement*, Arkuiris ;

Magali Couzigou : « Nature Humaine », in *42*, Parchemins et Traverses ;

Jean-Laurent Del Socorro : « Le Vert est éternel », in *Utopiales 2015*, ActuSF ;

Sylvie Denis : « Chute libre », in *Galaxies* n° 36/78 ;

Dominique Douay : « Avec Herman Melville dans la vallée des Taïpi », in *Bestiaire Humain*, Bibliogs ;

Mélanie Fazi : « La Clé de Manderley », in *Bifrost* n° 77 ;

Laurent Genefort : « Ethfrag », in *Bifrost* n° 78 ;

Sylvie Lainé : « Le Karma du Chat », in *Galaxies* n° 38/80.

Je vous incite à vous les procurer — leurs éditeurs sont aisément trouvables sur le web, et témoignent d'un foisonnement. Qui dépasse de loin la SF (que j'aime bien), comme en témoigne la liste ci-dessus : si Couzigou, Denis, Gennefort et Lainé relèvent clairement du genre, Fazi pratique un impeccable fantastique, Douay une sorte d'Histoire secrète elle aussi fantastique, et Boulanger et Del Socorro me semblent devoir être classés dans la *fantasy*, à cadre uchronique pour le second. Bref, on ne peut pas dire que les votes du fandom cantonnent le Prix Rosny aîné au cadre strict de la SF (même si cette année les deux statuettes sont allées à Laurent Genefort, décidément multirécidiviste). On relèvera à peine la parité autoriale, un détail désormais non-remarquable, j'espère (du chemin a été fait).

Mieux encore : tout dans ce recueil se lit avec plaisir. Quel contraste avec l'inégale sélection de 2013<sup>21</sup> !

Le chroniqueur se sent obligé de se faire témoin de l'air du temps (quite à l'inventer), et tout au moins d'appuyer l'énumération des nouvelles d'une anthologie sur la béquille d'une thématique commune qui se dégagerait d'une majorité de textes. Cette béquille n'eût-elle que les modestes dimensions de l'allumette qu'il convient de placer entre les paupières du lecteur pour éviter son définitif assoupissement. Cette année, la lecture des textes m'a renvoyé à la question obsédante du Mal qui est en nous. Ce serait trop facile si le Mal ne se nichait que chez les autres — et c'est un peu le cas dans le texte de Del Socorro, où sorciers et mécréants de toutes sortes se battent sous la bannière d'Henri de Navarre contre un adversaire catholique fanatique, que nous ne voyons jamais de l'intérieur. Mais le texte est bien documenté et bien mené.

Chez Boulanger, ça se complique. J'ai mis son texte dans la *fantasy* à cause des loups-garous (en société organisée). Il

21. Chroniquée dans KWS n° 73, février 2014.

faudrait plutôt parler de *science fantasy*, à la façon de McCaffrey, où les êtres fantastiques de nos légendes sont le produit de manipulations d'inspiration biotechnologique (ou du moins nous donne-t-on à l'entendre). L'ambiance est médiévale, les émotions sont intenses, on est plongé dans le monde de l'auteur. Quant au Mal, s'il se cache, il n'est pas près d'avoir délaissé l'humanité.

C'est en nous que le Mal interpelle. J'ai déjà dit tout le bien que je pensais du texte de Couzigou<sup>22</sup>, qui nous introduit dans l'intimité d'un protagoniste que nous ne verrons que graduellement comme monstrueux. Genefort adopte la même stratégie dans « Ethfrag ». A ceci près que le lecteur se rend très vite compte de quoi il retourne. Nous sommes sur Omale, et un biologiste humain, le professeur Borigonkar, se rend dans un camp où son travail sera d'étudier la physiologie des Hodgqins, une des races qui se partagent le monde géant. La nouvelle se compose d'extraits de son journal. Dès la citation d'ouverture — datée de quelques siècles plus tard —, dès l'apparition de l'expression « matériel Hodgqin », nous avons compris que Borigonkar est une sorte de Mengele. Le malaise, et le génie du texte, procède de l'inébranlable bonne conscience de Borigonkar, malgré l'accumulation des révélations auxquelles il est confronté. En ce sens ce long texte a largement mérité son Rosny, et son GPI, même si je regrette qu'il évoque aussi clairement son modèle historique.

Délivrons-nous du Mal. Douay s'aventure sur un territoire crypto-historique qui peut rappeler le *steampunk* (avec l'évocation d'un auteur du 19<sup>e</sup> siècle : mais Herman Melville est bien loin des auteurs populaires qui sont les sources habituelles de nos amis victorianophiles), et un récit de voyage dans le Pacifique Sud qui débouche sur un fantastique lovecraftien, c'est-à-dire qui dépouille de toute transcendance ce qui aurait, de prime abord, pu sembler mysticisme magique.

22. Dans une chronique de l'anthologie 42 : *l'appel de la science-fiction*, in KWS n° 77, février 2016.

C'est surprenant de la part de Douay, magnifiquement exécuté, mais manque un peu de retournements à mon goût. Denis nous emmène dans ce qui est le plus coloré et le plus étonnant des voyages de ce recueil (qui, finalement, en manque). Mais aussi le plus court, et du coup le plus frustrant. Il paraît que ce n'est que le début d'un cycle : on a ici en effet la matière, ou au moins le décor, pour bien d'autres récits. J'ai aussi déjà parlé du « Karma du Chat » de Lainé<sup>23</sup>, qui est aussi techniquement précis que drôle. La drôlerie allant souvent de pair avec une certaine méchanceté...

Enfin Fazi, qui joue impeccablement le jeu du fantastique : nostalgie, incertitude de la mémoire, univers à tiroir, éloge discret de la différence... Tout cela avec une énergique dose de références cinématographiques. De la belle ouvrage !

Cet ouvrage étant hors-commerce, je ne peux vous recommander de l'acheter (sauf, qui sait, dans une ces ventes aux enchères décérébrées qui font des conventions nationales de SF un lieu définitivement détaché de la masse des festivals de l'imaginaire), mais que ce soit une incitation à goûter aux anthologies que nous offrent la multitude d'éditeurs indépendants de notre domaine.

—Pascal J. Thomas

*Essai*

## **Lettres à Alan Turing**

Réunies par Jean-Marc Lévy-Leblond

Editions Thierry Marchaisse,  
avril 2016, 244 p., 17,50 €

Après des volumes d'hommages à des personnages plutôt littéraires —Shakespeare, Barthes et Sade — la collection « Lettres à » s'attaque à un scientifique, et le célèbre physicien Jean-Marc Lévy-

23. Chronique de *Galaxies* n° 38/80, dans KWS n° 78, août 2016.

Leblond lance à ses basques, en guise de meute, un aréopage distingué d'informaticiens, de physiciens et de mathématiciens, bien entendu, mais aussi de philosophes, de metteurs en scène, et même d'écrivains de SF.

Après une efficace introduction qui rappelle les fondamentaux de la vie et de l'œuvre du célèbre destinataire (dont la célébrité, justement, est relativement récente), les textes d'hommage se succèdent par ordre alphabétique, sans coordination apparente. Turing n'a pas beaucoup écrit, mais à chaque fois ou presque ses articles ont suscité une imposante descendance scientifique, en mathématiques, en informatique et en biologie. Mais une fois connus les points essentiels de son œuvre et la description de son fameux test (ou Jeu de l'Imitation), on peut se lasser d'en entendre parler quatre fois de plus ; même du fait moins connu, et intéressant, que l'observateur du Test de Turing devait distinguer une femme d'une machine imitant un homme qui imite une femme — cette hypothétique perception du genre dans la communication par réponses dactylographiées me semble aujourd'hui bien surannée. A moins que les femmes ne soient, réellement, des machines ? Dans mes fréquents accès de mauvais esprit, je me demande, comme le personnage de Jean-Marc Reiser, si on ne peut pas les réparer à coups de pied quand elles tombent en panne... Heureusement, les participants ici réunis sont bien plus sérieux que moi.

J'ai parlé d'hommage ; certains contributeurs rendent surtout hommage à eux-mêmes (et je ne les citerai pas, car ils le font déjà beaucoup eux-mêmes). D'autres, heureusement, nous fournissent des éclairages fulgurants sur des points scientifiques — je pense en particulier au brillant essai de Jean Dhombres, qui procède à une analyse à la fois philosophique et mathématique de l'article de 1935 de Turing sur les nombres calculables, en convoquant à la fois et magistralement von Neumann, Gödel, Cantor et André Weil. J'ai appris des

choses sur l'histoire du concept d'espace de Hilbert que j'aurais dû savoir, après l'avoir enseigné à des générations d'étudiants. Dommage que les fragments de démonstrations ici expliqués soient abimés par des erreurs de typographie scientifique. Peut-être faut-il être matheux pour en goûter tout le sel de cet article. Réciproquement, certaines contributions de physiciens et de philosophes, sans doute très intéressantes, me sont passées au-dessus de la tête. J'ai par contre beaucoup apprécié l'exposé bref et très pédagogique de Jacques Leclaire, un biologiste, sur le concept de morphogénèse.

Au fond, je préfère ceux qui jouent, et bien sûr, au jeu de l'imitation. Untel (Jean Lassègue) se fait passer pour le psychanalyste allemand de Turing, telle autre (Sara Touiza-Ambrogiani) endosse la personnalité de Jean Perdrizet, un inventeur fou qui écrivait aux grands scientifiques de son époque. Le plus fascinant est le philosophe François Rivenc, qui envoie à Turing une missive explorant les thèmes de l'identité et du solipsisme, censément écrite par un fictif professeur Raynault-Loti, dont on nous fait comprendre que cela doit être un masque de Merleau-Ponty. Récursivité, quand tu nous tiens !

Je vous ai promis de la SF. Nous trouvons dans ces pages une sorte de compagnon de route (Dhombres l'est aussi), le philosophe Pierre Cassou-Noguès, qui livre une mini-nouvelle sur le thème de la survie de l'esprit hors du corps, avec un fort parfum de Greg Egan ; et surtout Sylvie Lainé, qui joue autour de l'idée même de lettre, et, à l'instar d'autres contributeurs, de la distance temporelle et du paradoxe que suppose le fait de s'adresser à un mort.

Rien d'essentiel à mon sens dans ce livre, dans lequel on pourra toutefois piocher avec plaisir. Et que devront se procurer les complétistes de Dhombres, ou Lévy-Leblond, ou Lainé.

—Pascal J. Thomas

### ***Infos***

A l'été 2016, l'INA (Institut National de l'Audiovisuel) a sollicité une demi-douzaine d'auteurs de SF pour écrire des nouvelles sur l'avenir du journalisme. Je n'ai pas tout lu, mais les deux textes de Claude Ecken et Laurent Genefort m'ont impressionné par la qualité de leurs idées. Allez jeter un œil !

<http://www.inaglobal.fr/idees/dossier/linformation-dans-20-ans-vue-par-la-sf-9241?tq=17>